DE L'ÉMULATION

DANS

L'ORDRE SOCIAL.

253
1 I
18

DE L'ÉMULATION

DANS

L'ORDRE SOCIAL

Digitized by Google

DE L'ÉMULATION

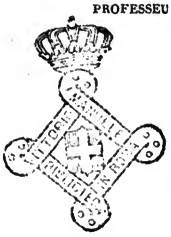
DANS

L'ORDRE SOCIAL

PAR

LAURENT RAVOIRE

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE.



DEUXIÈME ÉDITION.

MILAN

Imprimerie et Librairie Bonfanti

MDCCCXXXIV

PRÉFACE

Je veux examiner si le sentiment de l'émulation, est naturel à l'homme, et comment il agit sur lui. Bien des lecteurs s'étonneront peut-être que l'on mette en question une vérité reconnue, et ne sauront comprendre comment on puisse examiner s'il est bon qu'il y ait de l'émulation parmi les hommes. Mais ces lecteurs là ne voient pas que, dans ce siècle de lumières, ce sont précisément les choses les plus évidentes qui ont le plus besoin d'être prouvées, que les paradoxes les plus extraordinaires ont seuls comme de raison, des titres incontestables à operer sur le-champ une pleine et entière conviction, et que plus ils sont bizarres et piquans, plus ils ont droit à faire autorité.

Au reste, on peut encore disputer sur l'émulation ; les mots de rivalité, de jalousie, d'ambition, de vanité ec., fournissent un beau champ aux déclamations. Un philosophe estimable, gémissant sur les maux que l'ambition fait naître dans la société, a cru entrevoir la source de tous les abus dans ce qu'il appelle l'éducation ambitieuse, établie en systême, c'est-à-dire comme il s'explique lui-même, dans l'émulation appliquée aux exercices de la jeunesse; je m'étonne que cet observateur n'ait pas vu que l'émulation bien dirigée est au contraire le seul contrepoids à opposer, dans l'ordre social, au pouvoir de l'ambition, qu'elle seule peut croiser les entreprises de cette cruelle ennemie de la justice, du repos public et du bonheur des hommes. Quand je compare l'influence d'une opinion sage et les effets de la noble émulation qu'elle peut inspirer, aux tentatives de l'ambition prête à violer tout ce qu'il y'a de plus sacré parmi les hommes, je crois voir la force légale et règlée, dirigée contre les brigands qui infestent les grands chemins et menacent la sûreté publique. Ôtez la soif des grandes et belles choses excitées par la perspective d'une récompense flatteuse qui se montre de loin dans l'estime des sages, ôtez cette chaleur que peut mettre dans

la pratique des vertus le pouvoir de l'exemple, brisez dans les cœurs le ressort puissant des sublimes passions, et l'ambition féroce n'ayant plus de barrière à surmonter, plus de concurrent à combattre, exercera librement ses ravages et ses fureurs parmi les hommes avilis.

Ce que l'on trouvera dans cet écrit de plus propre à étayer mon opinion, n'est pas dans le faible travail de l'auteur, mais dans les morceaux nombreux que j'ai cités; c'est là que se trouvent les plus fortes preuves de mon système. J'ai employé ainsi un moyen très-simple de m'honorer moi-même, en montrant que je me suis rangé au sentiment d'un grand nombre d'observateurs judicieux dont la sagesse et les lumières ne sauraient être contestées.

Le sujet que je traite, n'a pas besoin des ressources de l'éloquence, qui doivent être appliquées aux sujets auxquels elles conviennent particulièrement, aux sujets qui inspirent eux-mêmes la grandeur de la pensée et le sublime de l'expression, aux sujets qui appellent l'admiration plutôt que l'étude, qui parlent à l'imagination plutôt qu'a l'esprit. Je regarde comme susceptible de dangers, cet usage de faire servir la magie du langage à convaincre les hommes, comme si un traît brillant était une preuve;

c'est une seduction, et toute seduction est suspecte. Si l'on prend ma pensée pour un paradoxe, je l'étayerai au besoin de l'autorité même de l'orateur romain donnant les préceptes de l'éloquence; *vitiosum est,* dit Ciceron, *in re severa delicatum inferre sermonem.* Que les recherches philosophiques prennent le ton qui leur est propre, que ce soit la force du raisonnement, et non le prestige des mots, qui entraîne l'assentiment. Si l'on prétend me montrer la vérité, qu'on lui ôte le masque qui la couvre, afin que je m'assure bien si c'est elle-même. C'est cette auguste vérité que j'invoque, mon style sera simple comme elle.

DE L'ÉMULATION

CONSIDERÉE DANS SON PRINCIPE

ET

DANS SON ACTION

CHAPITRE PREMIER

Ce que c'est que l'émulation.

L'émulation est, à ce qu'il me semble, le désir d'atteindre ou de surpasser le mérite d'autrui, pour jouir du prix, quel qu'il soit, réservé au succès; désir susceptible de vivacité et de constance, au point de devenir une véritable passion. L'émulation diffère essentiellement de la simple imitation; un homme voit faire à un autre quelques démarches, il voit former et éxécuter un projet; il suppose qu'il en doit résulter quelque avantage, et il tente la même entreprise pour atteindre au même profit; voilà la froide imitation. Elle est toujours un calcul de l'intérêt personnel, et son but peut reposer sur toutes sortes d'objets; mais l'émulation n'a jamais qu'un but moral et ne peut-être qu'une spéculation de l'amour-propre.

L'une copie des choses utiles, l'autre aspire à tout ce qui est louable ou estimé comme tel ; la première cherche des résultats matériels applicables aux commodités de la vie, tandis que celle-ci ne se propose que la jouissance de l'âme; l'imitation est le produit du besoin; l'émulation, celui du sentiment; l'une est commune à tous les hommes, et l'autre n'échauffe que les âmes capables d'élévation.

Un adolescent est témoin des applaudissemens publics et des distinctions flatteuses accordées aux talens, aux succès, au mérite d'un jeune homme plus avancé que lui dans la carrière. Ce spectacle enflamme sa jeune âme; dés lors plus de repos pour lui; sa tête fermente, il se livre à des efforts soutenus, il lutte avec courage contre tous les obstacles, et recueille à son tour des succès brillans.

Un jeune poëte, tourmenté par sa verve naissante, lit les chefs d'œuvre des grands maîtres; il voit le laurier du Parnasse posé sur leur front; il entend les cent voix de la renommée publier leur gloire; le délire s'empare de lui, l'enthousiasme électrise son imagination, double ses forces, et lui fait gravir avec hardiesse le mont sacré dont il gagne enfin la cîme.

Un artiste né pour le succès, méconnait encore son génie caché, il entre dans le sanctuaire des arts; les productions sublimes de l'antiquité, les belles imitations des modernes frappent ses regards. Une contemplation muette introduit par degrés dans son âme

les étincelles brûlantes d'un feu divin ; une inspiration subite lui revèle sa force, la flamme du génie brille dans ses yeux, il s'écrie et prononce le fameux, *anche io son pittore !* ...

Un jeune soldat de la patrie, destiné à étonner le monde, porte dans son sein le germe secret de toute la grandeur humaine ; il jette un regard sur les héros et les grands hommes qui ont vécu, il mesure d'un coup d'œil toute la carrière de la gloire, et la franchit avec audace.

Tels sont les effets de l'émulation, sentiment énergique et élevé, qui n'a de prise que sur les âmes bien nées. Des esprits vicieux s'obstinent quelquefois avec effort sur les traces de leurs rivaux ; mais observez-les bien, c'est une basse envie qui les anime, et cette envie imprime son caractère sur tous les fruits de leur dépit ; il est difficile de s'y méprendre.

Je crois avoir indiqué le sens que j'attache au mot Émulation. Que l'on se souvienne bien que l'émulation n'est ni la jalousie, ni la rivalité, ni la vanité ; c'est une passion vive, mais pure, qui, à son principe, n'a rien que de noble dans les désirs qu'elle donne, et ne se propose rien que de louable dans son objet. Le jaloux veut ravir à son adversaire les biens qu'il possède ; le rival veut perdre son rival ; l'envieux veut usurper les biens qu'il convoite ; l'homme vain se complaît dans son orgueil, et n'estime que sa propre sottise, à laquelle il veut que tout le monde applau-

disse; mais celui que l'émulation a conduit à la victoire, ne jouit de son triomphe que pour sa propre estime, ou par le prix qu'il attache à celle dont il se trouve honoré. L'heureux écrivain, à qui des juges éclairés viennent de décerner la couronne, n'éprouve qu'une jouissance subordonnée à cette estime; c'est dans la supériorité de ses juges qu'il cherche d'abord tout ce que son succès a de flatteur pour lui; c'est ensuite dans le mérite même de ses concurrens qu'il trouve la preuve de sa gloire; car il n'y a point d'honneur à triompher des sots.

J'ai distingué l'émulation de quelques vices dont elle diffère complètement; il importe encore de la distinguer de l'ambition, avec laquelle on l'a si souvent confondue. L'ambition est le désir, non d'être applaudi d'un solide mérite, mais de dominer; non d'égaler et de surpasser les autres en talens ou en vertus, mais de les surpasser en puissance; non de se faire estimer, mais de commander; non d'être aimé, mais d'être respecté. L'émulation choisit ses moyens; l'ambition les fait tous servir à ses vues: la première les prend dans le mérite et la force de l'homme qu'elle inspire; la seconde ne les prend que dans la ruse, l'intrigue ou la violence; l'une naît du sentiment de la dignité de l'homme, l'autre de l'orgueil et de l'égoïsme; l'une cherche la vraie gloire, l'autre l'éclat de la renommée; celle-là veut inspirer de l'estime aux gens de bien, et celle-ci de la crainte à tous. L'émulation se proposant toujours un modèle, ne cherche que ceux qui ont mérité de le devenir; l'am-

bition n'imite pas, elle ne veut que subjuguer ; l'une nous élève jusqu'à l'état d'homme, et par l'autre, l'insensé, qui ne sait plus être un homme, veut devenir un Dieu. Enfin, l'une ne tend qu'a honorer l'humanité, et l'autre soumet l'univers, et le couvre de sang et de cadavres.

CHAPITRE II.

Si l'émulation est une loi de la nature humaine.

Je crois le sentiment de l'émulation naturel au cœur de l'homme : je vais faire quelques recherches propres à éclairer mon opinion.

J'ai dit que l'émulation envisage un pris quelconque, comme une sorte de récompense des éfforts qu'elle fait faire. C'est de la nature de ce prix, dont l'espoir alimente l'énergie de l'âme et les forces de l'esprit, que dépendent l'espèce d'émulation et le caractère des œuvres qu'elle produit : je parlerai ailleurs de ces dernières. Je distingue relativement à l'émulation, deux sortes de prix capables d'exciter les désirs de l'homme, l'estime de soi-même, et le suffrage des autres. L'estime de soi-même est le premier des biens, et le principal instrument du bonheur ; mais toute la valeur n'en est connue que du petit nombre, et l'émulation qu'elle inspire, est celle des sages. L'estime d'autrui a plus d'empire sur le commun des hommes, nous en verrons bientôt la raison. De cette puissance de l'ascendant de l'opinion, il résulte que l'émulation qu'il donne, est plus générale qu'elle s'étend sur un plus vaste horizon, qu'elle est plus propre à développer les passions communes, et les

penchans ordinaires de l'homme social. Pour analyser avec justesse le sentiment que je veux examiner, je prendrai les choses d'un peu loin.

Le mérite n'est, en tout, qu'une manière d'être rélative. Chaque chose est, selon notre façon de juger, une certaine mesure de qualités essentielles qui en constituent la nature, et la rendent plus ou moins convenable à sa destination. Pour avoir la connaissance de toutes les qualités qui conviennent à un objet, il faudrait que nos facultés eûssent une étendue dont nous ne pouvons assigner les bornes. Par suite de l'imperfection et de la faîblesse humaine, nous ne découvrons qu'un certain nombre de qualités applicables aux objets que nous envisageons, et qu'un certain nombre de rapports dans leur destination relative. Cette somme de qualités que peut embrasser la sphère de notre entendement, constitue le mérite absolu des choses, tel qu'il nous est donné de l'apprécier. Mais ce mérite absolu n'est lui même qu'une rélation, nous ne l'appercevons que par comparaison. Comment parvenons nous à nous en faire une idée? par l'addition successive des qualités qui le constituent; et puisque nous croyons appercevoir quand le nombre de ces qualités est à-peu-près complet, il faut bien que notre jugement se soit arrêté sur les nombres inférieurs, sans quoi nous ne pourrions jamais acquérir l'idée de la somme totale. On n'estime un nombre, que par la collection des unités qui le composent, ou ce qui revient au même, par la comparaison que nous en faisons avec les nombres plus

faibles ou avec les nombres plus forts. De même un dégré de mérite ne peut se déterminer que par la somme des dégrés qu'il a fallu parcourir pour y arriver, ou par sa distance à la perfection, ou mieux encore, par toutes les deux à la fois.

Qu'est-ce que le *beau?* Qu'est-ce que le *bon?* Ces mots indiquent des idées collectives. Nous sommes parvenus à la notion de ce que nous appellons le beau, en composant la plus grande mesure des qualités que nous croyons convenir à un objet. C'est à l'absence d'un nombre plus ou moins grand des qualités, que nous croyons convenir à un objet, que nous donnons le nom défaut, expression juste qui s'emploie le plus souvent dans son sens littéral et primitif; et les défauts sont d'autant plus sensibles, que les qualités absentes sont plus nombreuses, ou qu'elles nous paraîssent plus essentielles à la chose. Nous avons donc ici une gradation successive qui nous fournit une suite de points de comparaison, et nous n'arrivons à l'idée du beau, qu'après avoir parcouru une grande partie de cette échelle, dont l'extrémité se dérobe à nos regards et à notre sentiment, et aboutit à la perfection absolue, attribut de la seule Divinité.

Le beau est donc une manière d'être relative, non seulement par elle-même, mais encore suivant l'étendue des facultés de l'entendement qui juge de sa présence ou de son absence. Nous ne jugeons donc qu'il y a un beau dans la nature, que par ce que nous y

voyons des imperfections; nous ne connaissons le mérite que par les défauts qui l'ont précédé, ou qui pourront lui succèder. Croit-on que, sans les tenèbres de la nuit, nous aurions du jour l'idée que nous en avons? Le jour ne serait rien pour nous; nous ne lui aurions donné aucun nom, par ce que nous ne l'aurions pas apperçu; tout est comparaison dans nos jugemens, tout est le fruit de la comparaison dans nos connaissances. Les qualités que nous appercevons ne sont sensibles que par des rapprochemens, et elles deviennent d'autant plus sensibles, que le rapprochement fait mieux discerner en quoi elles diffèrent entre elles.

C'est ainsi qu'est fondé sur la faiblesse et les bornes de l'intelligence humaine, l'art ingénieux et sensé des contrastes, art qui est bien plus le produit de l'instinct naturel que des conventions, bien plus l'ouvrage de la nature que le nôtre.

Les contrastes nous montrent, sur le-champ, la mesure du beau, nous dévoilent d'un trait le mérite des choses, et nous épargnent ce calcul lent et pénible qu'un rapprochement successif et gradué nous obligerait de faire; je regarde un contraste comme une mesure faite d'un seul coup, comme une addition abrégée, montrant à-la-fois le point du départ et le résultat obtenu. Le contraste nous donne une jouissance subite, parce qu'il nous fait saisir, d'un coup d'œil, toute la distance franchie.

L'homme d'un goût pur, l'observateur exercé, n'a pas besoin de contraste pour bien sentir et bien juger; à l'aspect du beau, il en est frappé subitement: le sentiment, plus prompt que l'éclair, l'avertit, sur le-champ, de sa présence, c'est que son imagination est accoutumée à parcourir tout l'intervalle, et qu'elle porte en elle-même toutes les pièces de comparaison. Mais le contraste rend cette comparaison plus facile, et la met à la portée du vulgaire. Aussi la bienfaisante nature, non moins attentive à nos plaisirs qu'à notre utilité, a-t-elle multiplié les contrastes dans tous ses tableaux, afin de rendre universelles les sensations délicieuses que devaient donner les beautés répandues dans ses ouvrages. Un auteur sensible, amant passioné de la nature, juste appréciateur de ses merveilles, peintre aimable de ses œuvres et toujours digne de son modèle, nous a ouvert, à cet egard, une mine féconde de remarques aussi curieuses qu'importantes, et une source intarissable de jouissances journalières.

Les beautés du printems nous frapperaient bien autrement, si, à une sombre journée d'hyver, où la terre ne présente que le spectacle de la sechèresse et de la mort, succedait, le landemain, la scêne sublime et solemnelle de la verdure animée de l'éclat du soleil et du chant des oiseaux. C'est donc sur un fondement réel que repose le contraste employé dans les beaux arts. On a repeté cent fois, par ce que sans doute on l'a bien senti, que le calme est plus beau après l'orage, que le jour semble plus brillant après

une nuit obscure. Les ombres seules mettent de l'harmonie dans un tableau, et cette harmonie est complètée par les oppositions de couleurs, ou simplement par leur rapprochement et la combinaison de leurs effets; les dissonances semblent épurer la sensation des accords qu'elles précedent. C'est le rapprochement, et surtout un rapprochement bien marqué, qui prononce les objets, et leur donne une forme decidée. C'est le rapprochement qui, nous présentant une comparaison toute faite, nous fait juger avec connaissance immédiate, de chaque chose qui nous est présentée.

L'harmonie, dont les artistes recherchent avec tant de soin l'économie, n'est qu'un rapprochement fait avec art pour mettre chaque chose à sa place, dans son jour, et la faire juger comme elle doit l'être. Je le repète, nos jugemens, nos connaissances, notre savoir se ne forment que par la comparaison. Si nous n'appercevions qu'un seul objet dans la nature, nous ne lui trouverions ni mérite, ni défaut: nous n'aurions que la sensation froide et unique de son existence. Il n'y a rien à nos yeux de grand, de petit, de beau, de laid, d'utile, de mauvais, que par les relations des êtres entre eux, et par les sensations que nous donnent les rapports que nous y découvrons. Qu'est-ce que la force? C'est une proportion d'égalité ou d'excès de moyens comparés aux obstacles. Qu'est ce que la faiblesse? C'est l'infériorité des premiers comparés aux seconds. Sur quoi est fondée la possibilité d'améliorer les œevres des hommes et même celles de la nature? Sur la comparaison. Où

est le thermomètre des progrès que l'on fait en améliorant? encore dans la comparaison. Or, l'homme est invité à se perfectionner, et par le rapprochement des objets, et par les qualités nouvelles qu'il peut donner à ceux qui en manquent, et par l'étendue encore indéfinie de ses propres facultés. Tel est le fondement de l'industrie dont les besoins ont fourni les premiers germes. Peut-être qu'indépendamment même des besoins phisiques, l'industrie humaine eût trouvé un mobile créateur dans cette tendance que l'homme a reçue vers la transformation continuelle de la matière, dans cette curiosité invincible qui le porte à étudier tout ce qui l'environne, dans ce fond inépuisable de désirs, qui nous fait toujours rechercher autre chose que ce que nous possèdons.

On conçoit donc qu'il doit exister, dans la sphère où l'homme est placé, un système d'amélioration dont la nature elle-même a fourni les causes déterminantes et les instrumens convenables. Mais pour expliquer ma pensée toute entière, j'ai besoin de revenir un instant aux observations que je faisais plus haut.

On voit que, pour juger sainement du mérite de chaque chose, il faut que nous ayons présente à l'esprit, la somme commune des qualités qui conviennent à sa nature et à sa destination; il faut que nous nous rendions une sorte de compte de celles qui lui manquent, de celles qu'elle réunit, de celles qu'elle pourrait acquérir encore. Qu'un Européen, qui n'a jamais vu de palmier que dans nos serres, aborde sur

la Côte d'Afrique, et en trouve un seul devant lui; il ne saurait en apprécier le mérite, il dira seulement, voilà un palmier; mais il ne pourra prononcer s'il voit un arbre dégénéré, ou qui soit dans sa stature ou sa vigueur primitive. Ce n'est qu'en comparant plusieurs individus de la même espèce, que l'on parvient à discerner celui qui surpasse les autres en mérite. Nous trouvons dans chaque individu une réunion plus ou moins considérable de qualités qui nous paraissent lui convenir, suivant notre manière de juger, suivant le tact que nous a donné la nature, ou qu'ont ensuite développé ou dénaturé l'éducation et les préjugés. Nous remarquons l'individu qui nous paraît le mieux pourvu, il nous sert de modèle, jusqu'à ce que nous en ayons trouvé un mieux pourvu encore, et nous nous élevons ainsi d'un degré de mérite à un autre. Si nous croyons avoir enfin trouvé le maximum du mérite de l'espèce que nous observons, nous déterminons alors le type au quel nous rapportons tous les autres individus. Ce point de comparaison nous fournit l'idée de la mesure de mérite que nous attribuons à chacun d'eux: on voit évidemment que c'est là le fondement primitif de tout système d'amélioration.

Cette théorie est exactement applicable à l'ordre moral du perfectionnement de l'homme. La nature n'a pas toujours donné à la matière les moyens de perfectionner elle-même les objets qu'elle compose; elle y a pourvu par d'autres voies; mais ici elle a fait l'homme susceptible de s'améliorer lui-même; avec

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

une faculté destinée à l'éclairer sur sa destination ; et avec les moyens de la remplir, elle lui a donné le mobile propre à déterminer ses efforts ; ce mobile est la connaissance de la dignité à la qu'elle il peut s'élever, le sentiment de l'honneur, l'amour-propre enfin, qui ne lui permet pas de s'avilir impunément.

Mais comment l'homme pourra-t-il se perfectionner lui-même? Les fruits de la raison varieront avec l'intensité des efforts, et ceux-ci avec la mesure et l'étendue des facultés; pourra-t-il apprécier ses fruits sans observer ses semblables? Pourra-t-il connaître la longueur relative du chemin qu'il aura parcouru, sans apprendre jusqu'où d'autres ont pu aller avant lui? On peut ici, comme ailleurs, se représenter une sorte d'échelle, une somme totale de mérite, dont l'ensemble est le résultat de la mesure commune des forces humaines ; et c'est sur cette échelle que chaque homme appréciera son propre mérite. On peut devenir plus ou moin sage, plus ou moins éclairé ; les succès que l'on obtiendra se trouveront, si j'ose le dire, en raison composée des facultés nuturelles, que l'on a reçues, et des efforts que l'on a fait pour les mettre en action. Le plus haut période de la sagesse humaine, comme de la science, est un terme auquel il n'est pas donné à tous d'atteindre ; il importe cependant que ce terme s'offre aux regards de tous, soit pour animer le courage de celui qui se sent né pour y arriver, soit pour fournir la mesure de son succès à celui qui ne peut qu'en approcher.

Or comment l'homme jugera-t-il de son propre avancement dans la carrière? Comment saura-t-il jusqu'à quel point il a approché de sa destination, quelle mesure de sagesse et de lumières il a acquise? Lui suffira-t-il de se regarder lui-même? Porte-t-il en lui un guide assez sûr pour lui indiquer tout ce qu'il lui reste à faire? Dans l'ordre naturel, il serait malheureux que ce guide n'existât pas pour les actions morales; et je crois qu'il ne manque rien à l'homme pour remplir les premiers devoirs qui ne sont que de l'homme. Mais l'établissement social a créé des relation nouvelles, il a introduit parmi les hommes des rapports, des liens et des devoirs sur lesquels la nature seule ne saurait s'expliquer. L'homme social a donc besoin d'une étude pour se connaître et pour appercevoir toutes les conséquences qui, dans l'ordre de la société, dérivent des lois primitives de la nature; et s'il veut se rendre un compte exact de la place qu'il occupe, de ce qu'il a à y faire, il faut qu'il jette les yeux sur ses semblables et qu'il se mesure avec eux. Il aura à pratiquer des vertus qui exigeront de lui certains degrés de force, dont il ne pourra se faire une juste idée, qu'en examinant ce que d'autres ont fait dans les mêmes circonstances. Cet examen servira encore à ranimer son courage, à réchauffer son âme, à lui faire vaincre sa répugnance naturelle; il se dira; si d'autres sont arrivés jusques-là, pourquoi n'y pourrais-je atteindre moi-même? Plutarque nous dit que Platon corrigeait ses disciples bien plus par ses exemples que par ses leçons.

On voit que nous considerons ici, dans l'ordre social, une sorte d'émulation naturelle et nécessaire pour son amélioration; j'en ai dejà indiqué le principe dans notre amour-propre, dans le sentiment de l'honneur, dans la connaissance de notre propre dignité. Or cette émulation est celle de l'homme qui attache du prix à sa propre estime, qui est jaloux de pouvoir se rendre à lui-même le témoignage satisfaisant d'avoir accompli en lui le vœu de la nature; c'est, comme je l'ai dit, l'émulation du sage. Or cet homme sait qu'il n'est pas donné à l'individu de saisir tous les rapports des êtres, de se faire une notion exacte de la carrière qu'il a à remplir; pour établir cette carrière, il consulte la vie des sages, il recueille les succès de la force humaine, et pose ainsi les bornes du stade qu'il doit parcourir; il attache les yeux sur le but, et se rend compte à chaque instant du chemin qu'il a fait, et de celui qu'il doit faire encore.

La vertu proprement dite ne prend naissance, a dit une femme éclairée, que dans les rapports d'un être avec ses semblables; on est sage, ajoute-t-elle, avec soi, et vertueux avec autrui. Platon n'a cru pouvoir enseigner aux hommes le moyen de s'élever aux sublimes vertus, qu'en leur proposant la divinité pour modèle, et les invitant à étudier ce type de la perfection dans cette portion divine de l'âme, dans cette intelligence qu'elle possède, rayon de la sagesse suprême elle-même. C'est à ce terme invariable et sacré, qu'il veut que l'homme rapporte tout, pour juger de la bonté

des choses par leur plus ou moins grande conformité avec le modèle de toute bonté et de toute perfection (1).

Nous faisons les mêmes observations dans la route des sciences. Tel jeune homme n'est jamais sorti de son bourg ; il est adoré dans sa famille, il est considéré, fêté dans toutes les autres maisons ; chacun s'empresse de lui témoigner des égards ; il se croit un être très important dans le monde. Il part, il arrive dans une grande ville, personne ne le regarde, on ne soupçonne pas même qu'il existe ; il se trouve perdu dans une mer immense, et il est tout stupéfait de n'être qu'un point invisible dans l'espace illimité qui s'ouvre à ses regards. Pour nous connaître, pour juger du rang que nous occupons, nous avons besoin de mesurer l'horizon qui nous entoure. L'homme d'étude qui poursuit un genre particulier de travail, tient compte chaque jour des pas qu'il fait ; il lui semble de faire des progrès sensibles dans la tâche qu'il s'est donnée, et au bout d'un certain tems, il se croit très avancé. S'il s'arrête un instant pour envisager toute la carrière, s'il jette les yeux sur toute la science, s'il examine jusqu'oû l'on est parvenu, il retombe sur lui-même, étonné du peu de chemin qu'il a fait, il acquiert seulement alors une juste connaissance de la mesure des forces qu'il doit employer, du courage dont il doit s'armer. Il a besoin des exemples qu'il s'est mis sous les yeux pour soutenir ses efforts par l'espoir des mêmes succès. Combien les scien-

(1) Plat. in Alcib.

ces seraient retardées, sans cet enthousiasme électrique qui se communique parmi les hommes! Que de pas leur a faits faire ce mouvement d'amour-propre excité par le succès d'autrui! Si de la théorie des sciences, nous passons à la culture des arts, nous verrons aisément que l'artisan dans sa boutique ne saurait apprécier son ouvrage, s'il ne le compare à celui des autres, et que, fût-il le plus habile artisan de la ville qu'il habite, il est encore éloigné de savoir quelle place il occupe réellement dans le métier qu'il exerce, c'est-à-dire, rélativement aux artisans plus ou moins habiles qu'il peut rencontrer ailleurs. Aussi les compagnons qui veulent connaître leur art, font toujours quelques voyages. C'est dans les mêmes vues que l'homme de lettres fréquente les grandes villes et que l'artiste visite les musées, les galeries et les grands maîtres.

Mais d'où naît cette pente à l'étude, cette impulsion qui porte l'homme à s'instruire, indépendamment de l'intérêt matériel qu'il trouve dans l'ordre social, aux fruits de ses recherches et de ses travaux?

L'homme est invité par la nature même à chercher une partie de sa dignité dans ses propres lumières. Placé sur la terre où une certaine destination l'attend, muni de son intelligence et de sa raison, jouissant de la faculté de s'instruire, il est poussé sans cesse par une curiosité naturelle qui met en jeu cette faculté. Or s'il consulte son organisation, s'il examine les impressions qu'il reçoit, la jouissance noble et délicieuse

que lui donnent le spectacle de la nature et la connaissance des lois qui régissent le monde, la facilité avec laquelle il soumet par sa pensée l'infinité des êtres qui l'environnent, n'est-il pas sans-cesse averti du rôle supérieur auquel il est appellé parmi eux? Son auguste destination enflamme son âme, il est pressé du désir d'atteindre au rang qu'il peut occuper; il sélance avec éffort dans la route qui doit l'y conduire. C'est ainsi que l'homme est porté au développement de son être, et que, pour compléter son existence, il cherche à l'enrichir de tout ce qui lui semble fait pour elle. C'est ainsi que pénétré de l'idée de sa propre grandeur, il ne sera satisfait de lui-même que lorsqu'il aura acquis tout le perfectionemment que ses facultés semblent lui promettre. En un mot, c'est ainsi qu'il est invinciblement porté à rechercher dans ses lumières une partie de sa propre estime.

Nous retrouvons notre principe primitif, et nous voyons que l'homme de la nature, jouissant de sa raison originelle, porte au dedans de lui un mobile puissant, capable de lui faire faire des efforts pour arriver au terme qu'il doit se proposer dans la double carrière de la sagesse et de l'instruction. Mais comme rien n'est parfait sur la terre; comme un être fini dans sa nature, et faible dans ses moyens, ne saurait toujours s'arrêter précisément au but, s'il y est une fois parvenu; comme les instrumens qui le dirigent, peuvent dégénérer entre ses mains, cette estime précieuse qui lui préparait sa félicité, conservera rarement toute sa pureté; elle se convertira souvent en or-

gueil, et l'homme élevé à un rang supérieur par la main qui le forma, croira devoir à lui-même sa propre perfection. Ce poison de l'orgueil appliqué au régulateur même de ses actions, imprimera un caractère vicieux à tout ce qui en dérivera ultérieurement; et l'homme égaré par sa faute, descendra l'échelle du mérite en vertu de la même impulsion qui l'avoit élevé. Triste effet de la faiblesse humaine, qui ne peut toutes fois faire condamner les instrumens que la nature elle-même a préparés, mais qui doit nous apprendre combien il importe d'en diriger l'action.

Nous venons de voir que l'homme de la nature, cherchant à s'estimer tout ce qu'il peut valoir, est entraîné à acquérir des vertus et des lumières par les sentimens dont la nature a pris soin de réchauffer son âme, et que pour connaître jusqu'à quel point il peut s'estimer entre ses semblables, il est obligé de consulter leurs propres succès dans la même carrière, et de mesurer ses efforts sur les leurs. Or l'homme a-t-il atteint jusqu'à un certain point au but de ses désirs et jouit-il de cette estime qu'il se proposait d'obtenir? Il s'en contente rarement et cherche encore dans le suffrage des autres une nouvelle jouissance. Voyons si ce nouveau principe des actions humaines a quelque fondement dans la nature, ou s'il n'est qu'une erreur de l'homme.

Celui qui recueille dans son estime le fruit de ses efforts, jouit du plaisir de l'amour-propre satisfait, il se complaît dans ce suffrage que la raison accorde

à ses déterminations et à ses actes. Mais cette raison individuelle n'est qu'une portion de la raison commune, de cette raison collective qui semble règner dans la société humaine et qui appartient à l'espèce, comme la raison d'un seul appartient à l'individu. Or il n'est pas d'homme qui ne se fasse une idée plus ou moins nette de cette raison commune, et ne sente fort bien qu'il est une sorte d'opinion éternelle et invariable dans tous les tems et dans tous les lieux, sur le bien et le mal, sur le mérite, sur la valeur des choses; et sans s'embarrasser si c'est là une notion abstraite, l'homme vulgaire ne se rend pas moins un compte positif de cette opinion. Or s'il a pu désirer le suffrage de sa propre raison, il désirera nécessairement le suffrage de cette raison collective qui semble dominer tous les individus; il sera bien aise que ce que sa sagesse trouve bon, soit également trouvé bon par la sagesse des autres; l'identité d'organisation, de conformation, de nature, les liens intimes qui rapprochent tous les hommes, lui font goûter ce jugement extérieur comme une sorte de complément du sien, comme la preuve de sa justesse. Pour me faire entendre, j'emploierai une comparaison qui me paraît propre à expliquer ma pensée. Lorsqu'un poëte vient de composer une piêce, dont il se trouve assez content, il consulte d'abord ses amis pour ajouter leur suffrage au sien ; mais sa satisfaction ne sera entière, que lorsqu'il aura obtenu l'approbation des maîtres de son art, qui sont comme les dépositaires de l'opinion générale à cet égard, et des règles propres à determiner le vrai mérite des productions. N'est-il pas vrai que l'auteur, quoique d'abord

satisfait de lui-même, conserve un fond de crainte jusqu'à ce jugement définitif, qui seul peut lui apprendre si sa satisfaction était fondée? Il a besoin de voir l'opinion générale, la seule qui lui paraîsse sûre, la seule par conséquent qui puisse vraiment compléter sa propre estime, s'accorder avec son opinion particulière. Tel est l'homme social marchant dans le chemin de la sagesse et de la raison.

Voilà ce que le raisonnement nous apprend; consultons maintenant les faits.

CHAPITRE III.

De la dépendance mutuelle des hommes.

L'homme est-il né pour la société? Étrange question, que quelques philosophes semblent n'avoir élevée que pour ajouter le paradoxe le plus outré à tant d'autres. La longue enfance de l'homme, ses besoins nombreux, une extrême faiblesse phisique réunie à un haut dégré de puissance morale, le langage des sons articulés, capables d'exprimer toutes les nuances de la pensée perfectionnée, la grande fécondité de l'espèce humaine, dans les climats et les circonstances qui lui sont favorables, fécondité incompatible avec l'état sauvage, et qui force tôt au tard l'homme d'en sortir, dans tel ou tel coin du globe; enfin la perfectibilité de l'esprit humain; tels sont quelques traits caractéristiques qui distinguent l'homme, dont il valait peut-être la peine, dans un systême quelconque, de nous indiquer la destination, et dont il ne paraît pas au reste que l'on se soit beaucoup inquiété. S'il était possible que le genre humain pût rentrer tout-à-coup dans ce qu'on appelle l'état de nature, qu'il fût décidé qu'il n'y aurait plus de littérateurs, de savans, de philosophes, ni un public applaudissant à leurs écrits qu'il n'entend pas, et que chaque homme célèbre fut obligé de se dévouer, loin de la trace de

ses semblables, à une obscurité éternelle, je doute fort que les apologistes de l'état de nature fûssent très disposés à se prêter de bonne grâce à cette sage et utile réforme. Or s'ils ne croient pas eux-mêmes à leurs propres opinions, de quel droit exigeraient-ils y faire croire les autres? Ou, si ce ne sont là que de vaines déclamations destinées à faire briller l'éloquence philosophique, et l'art des sophismes, laissons là les sophismes et les déclamations dont nous n'avons que faire dans le sujet qui nous occupe.

Si la nature a destiné l'homme à l'état social, elle doit avoir mis dans son sein un principe actif, propre à provoquer en lui le plus grand développement des facultés dont l'action et les fruits peuvent tourner au profit de ses semblables. Avec les moyens intellectuels et phisiques d'agir et de produire des résultats utiles, elle doit lui avoir donné un aiguillon capable de mettre ces moyens en œuvre, et de vaincre à chaque instant la force d'inertie, commune à tous les êtres. De là ce penchant irrésistible que chaque homme éprouve à se distinguer entre ses égaux, penchant qui dérive immédiatement de la double impulsion dont nous venons de signaler la source. C'est pour approcher de la perfection en chaque chose, et nous assurer ainsi de plus en plus de notre suffrage particulier et de celui de la raison commune, que nous tâchons de faire mieux que ce qui a été fait: nous voyons donc, d'une part, que ce désir de supériorité a son germe dans le besoin de notre propre estime, et de l'autre, que le but de la nature,

en cela, est d'améliorer l'état social en déterminant les hommes à se perfectionner les uns par les autres. Il est remarquable, en effet, que ce désir n'appartient proprement qu'à l'homme, et qu'il pourrait, sous ce point de vue, être consideré comme l'une des fortes preuves de la destination de l'homme à l'état de société. Souvenons-nous qu'il est antérieur a toutes les institutions humaines, qu'il existe indépendamment des circonstances qui ont pu présider à l'éducation. J. J. Rousseau en était convaincu, lui qui condamne tout ce qui établit une concurrence quelconque, qui voudrait anéantir le pouvoir de l'opinion, et qui s'attache à tenir son élève dans une indépendance absolue de ce que peuvent faire les autres, et du jugement d'autrui. « Mon Emile, dit-il, n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables, le porte à se comparer à eux; et le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison, est de désirer la première place (1). » Nous ne serons pas étonnés de l'ascendant que cette dernière impulsion a pris sur le plus grand nombre, si nous remarquons qu'elle promet des résultats plus propres à satisfaire l'orgueil, et que, d'ailleurs, elle dérive nécessairement de la dépendance mutuelle où la nature a voulu mettre les hommes.

Analysons les motifs qui guident la plupart des hommes dans toutes leurs entreprises, qui les soutiennent dans leurs travaux, qui les enhardissent à

(1) Emile Liv. 4.

braver les plus grandes difficultés; recherchons le terme final où aboutissent leurs principales espérances; presque partout, en effet, nous retrouverons l'estime et le suffrage des autres; voilà le but de presque tous les désirs, de toutes les ambitions; qui ne conviendra pas que, dans toutes nos actions, nous semblons bien moins agir pour nous, que pour les regards et l'opinion d'autrui? Poursuivons plus loin notre examen.

Observons les jouissances les moins expansibles, celles qui paraîssent se renfermer dans le cercle de notre être; en est-il qui puissent se passer longtemps de la communication? L'homme heureux n'est-il pas pressé du désir de l'apprendre à quelque être sensible? Si un beau spectacle ou un beau site vient à frapper nos regards, nous souffrons de notre propre jouissance, si nous n'avons à côté de nous quelqu'un à qui nous puissions dire; admirez ce tableau! Nous ajournons, pour ainsi dire, notre plaisir jusqu'au moment où nous pourrons le partager. Le bonheur veut deux êtres, a dit un célèbre Anglais. Isolez entièrement l'homme de la société, quelle sorte de félicité pourrez-vous lui promettre? Il ne voudra pas d'un bonheur toujours privé du regard des hommes, il le rejettera avec dédain. Les jouissances même de l'amour, qui sont les plus exclusives, qui se passent le mieux de témoins, qui semblent se suffire à elles-mêmes, qui sont importunées des regards étrangers, les jouissances de l'amour ne cherchent-elles pas encore un confident? Ainsi l'a voulu la nature; tout avertit l'homme de sa dépendance, tout le rapproche de ses

semblables, tout lie son existence à la leur, et l'homme est évidemment créé pour l'homme.

Mais le vrai bienfaiteur cache sa main généreuse, l'homme de bien dérobe ses vertus à l'éclat du jour, le juste jouit en lui-même de sa conscience et de sa propre estime. Oui, mais quelle âme fut jamais insensible aux suffrages publics? Où est celui qui n'attache aucun prix à l'estime des gens de bien? Se la verrait-il ravir sans douleur? Verrait-il de sang-froid le soupçon du crime planer sur sa tête? Et qu'est-ce donc que cette loi de l'honneur, cette loi que la nature a gravée dans tous les cœurs en caractères si profonds, et que toutes les puissances de la terre ne sauraient abroger? Cette loi précieuse dont l'extinction serait le signal du renversement de la société? Socrate ne supporte l'humiliation et les sarcasmes des Rhéteurs, que par ce qu'il sait qu'il achète avec cette sorte d'opprobre une gloire plus solide que celle d'être applaudi par ses lâches ennemis; serait-il mort avec la même sérénité, s'il avait prévu que sa mémoire dût être flétrie par les gens de bien, comme ses vertus et sa vie venaient d'être proscrites par les méchans et les sots. « La vertu même, dit Marmontel, ne se roidit que contre une honte passagère, et dans l'espoir d'une gloire à venir. Fabius se laisse insulter dans le camp d'Annibal, et déshonorer dans Rome pendant le cours d'une campagne; aurait-il pu se résoudre à mourir déshonoré, à l'être à jamais parmi les hommes? » S'épargner la peine d'obtenir l'estime publique, et savoir se passer de la jouissance qu'elle

promet, c'est avouer, dit Xénophon, que l'on est indigne d'en être honoré.

Il est, dit-on, une haute sagesse qui se met au dessus de l'opinion, et qui sait s'affranchir de cette espèce d'esclavage où nous tient le jugement d'autrui. Le vrai sage n'aurait-il besoin que du témoignage de sa conscience dans les actions morales, et d'une mesure d'instruction précisément suffisante pour lui? Peut-il être indépendant de ses semblabes, et n'a-t-il pas plus à leur demander qu'il n'aurait à leur donner? Si telle devait être la sagesse humaine, que deviendrait la société? Sans rechercher même ce que seraient les actions morales d'un tel sage, sans examiner sur quoi pourrait reposer le témoignage de sa conscience, je demande où est donc la sagesse de celui qui se contente de son bonheur individuel, qui s'isole dans l'univers et ne s'y occupe absolument que de lui seul? Je ne vois là qu'un froid et dur égoïsme; je ne vois qu'un beau nom profané, un masque imposant dont on cherche à couvrir la secheresse de l'âme.

Si l'homme né faible a besoin du secours de ses semblables, ne voyez-vous pas la plus grande partie des rapports de la société s'établir par cette faiblesse même? Ne voyez-vous pas l'homme n'exister réellement que dans son espèce toute entière, et la sensibilité de son être s'étendre sur toute la surface du globe? La philantropie devient la base naturelle de ses sentimens, une inspiration même, si l'on veut, de son propre intérêt: s'il se détache de ses semblables,

ne leur donnera-t-il pas ainsi lui-même le droit de se détacher de lui, et ne doit-il pas à chacun ce qu'il attend lui-même de tous? Serait-il donc besoin de repéter encore des vérités devenues triviales à force d'évidence?

Le vrai sage me paraît être celui qui, sachant supporter également pour lui toutes les chances de la vie, au moyen de la force d'âme qu'il a su acquérir, est plein d'indulgence et de sensibilité pour ceux qui ont besoin de l'appui qu'il a su se donner; en un mot, qui ne s'estime heureux que par ce qu'il fait parmi ses semblables tout le bien qu'il peut y faire; je ne vois pas d'autre sage sur la terre. L'homme vertueux, dit Aristote, ne peut trouver de bonheur que dans le souvenir du bien qu'il a pratiqué, et dans l'espérance de celui qu'il peut faire encore; il jouit de son estime en obtenant celle des autres.

La faiblesse humaine n'est pas la seule source des liens de la société. Le besoin d'aimer et d'être aimé, est né avec le cœur de l'homme; cette disposition naturelle, ce penchant puissant qui rapproche tous les individus, établit dans l'ordre social, cet échange mutuel de sentimens, de soins, de secours, sollicité d'ailleurs par la faiblesse, transforme le devoir en plaisir, et fait des obligations de la nature les instrumens mêmes du bonheur. La nature a agi sagement en cela; sans ce penchant salutaire, la société serait un coupe-gorge, ou plutôt elle n'existerait pas; il n'y aurait que des individus féroces, sacrifiant leurs

semblables à leurs appètits journaliers. C'est donc à la fois sur les besoins et sur les sentimens, sur la faîblesse phisique et sur la constitution morale, que repose le lien social ; et nul homme ne peut-être étranger à ces lois génératrices et conservatrices de la société qui le réclame dans son sein ; son organisation commune avec ses égaux l'empêche d'échapper à l'une, et il ne peut méconnaître l'autre, s'il n'est un être dégénéré.

O vous qui n'avez pas ètouffé les penchans affecteux de la nature ! Vous, qui avez su conserver, au milieu des glaces de la société, toute la sensibilité naturelle au cœur humain, dites-nous combien est vif et doux le besoin que vous éprouvez de chérir vos semblables ! Si l'injustice des hommes, si l'ingratitude vous ont forcés à une retraite cruelle, ne vous sentez-vous pas arrachés à votre solitude par le même sentiment qui a fait tous vos maux ? par un désir invincible de vous retrouver parmi les hommes, de leur ouvrir, de nouveau, votre âme toute entière, de vous livrer encore, comme l'a dit un aimable écrivain (1), au doux plaisir de faire des ingrats ?

Quelques philosophes de l'antiquité, après avoir rapproché toutes les opinions sur le bonheur, après avoir recueilli tous les faits de l'expérience, après avoir analysé la nature humaine et étudié sa destination, ont ramené le bonheur à une source unique,

(1) Florian.

au plus doux de nos besoins, au plaisir d'aimer. Aimez, nous disent-ils, les Dieux, vos parens, votre patrie et vos amis, et vous aurez trouvé le secret de la félicité de l'homme. On a dit après eux, que c'est en effet dans le cœur que tout l'homme réside, que c'est là uniquement qu'il doit trouver la jouissance et le repos.

On remarque de douces affections chez les animaux, et même d'une espèce à l'autre. L'homme seul, renversant les lois de la nature, voudrait-il renier son espèce, en repoussant de son sein, l'être qui a reçu la même organisation, les mêmes facultés, et les mêmes besoins; la même perfection comme la même faiblesse; l'homme seul voudrait-il se détacher de ses semblables et introduire une aberration aussi étrange dans le systême moral des êtres?

Voyez cet infortuné naguères environné d'une famille caressante et de quelques amis, portant dans le commerce de la société, cette aménité de caractère, ce front serein, images de la douce felicité du cœur. Il a perdu successivement tout ce qu'il chérissait, il a vu se rompre les uns après les autres tous les liens qui l'attachaient à la vie; la mort cruelle a moissonné sous ses yeux tous les êtres en qui il vivait, et qui s'intéressaient à son bonheur; le voilà maintenant seul dans un vaste désert! tendres affections! vives caresses! douces étreintes! tout est disparu pour lui! faible tige privée d'appui, le moindre vent va la renverser. Le malheureux promène encore quelques

instans autour de lui, des yeux éteints par la douleur, ils ne rencontrent plus d'objets consolateurs, ils se ferment à la lumière, et il est réduit à invoquer le calme funeste du tombeau où aucun regret ne doit même l'accompagner... Sort cruel de l'homme abandonné sur la terre! déplorable situation d'un être sensible arraché vivant à son espèce toute entière! Sages du siècle! trouvez une philosophie qui étouffe cet instinct puissant, qui detruise cet attachement profond de l'homme envers l'hommme, qui puisse le dégrader jusqu'à l'impassibilité de la matière, et osez vous applaudir du fruit de vos leçons!

Quelle serait douce la chaîne qui pourrait unir les hommes, s'ils ne s'écartaient pas des lois de leur destination! le genre humain ne formant qu'une seule famille, et chaque homme trouvant dans son semblable un frère chéri, au lieu d'un ennemi redouté; tel était le vœu de la nature. Helas! combien ce vœu a été cruellement méconnu! de cette violation de ces lois, doit-il tirer des motifs pour les violer mieux encore? et par ce qu'il s'est rendu coupable en manquant à sa destination, doit-il se faire un prétexte d'y manquer désormais de plus en plus? voyez combien ils sont éloignés de vouloir nous ramener dans le chemin de la nature, ces philosohes insensés dont les maximes paraissent ne tendre qu'a dissoudre la société! douce amitié! n'es-tu donc qu'un songe? la nature aurait-elle trompé l'homme sensible? est-il destiné à être la victime malheureuse d'une sensibilité qui semble lui promettre le bonheur? pourquoi ce

cœur brûlant que je porte dans mon sein, si les sentimens qui l'agitent ne doivent jamais être partagés? un ancien a dit que l'amitié est aussi nécessaire à l'homme, que l'eau et le feu (1). La nature, dit Young, jalouse d'entretenir l'amitié parmi les mortels, les force à partager le bonheur, s'ils veulent en jouir (2).

Et voici comment s'exprime à ce sujet le Virgile français.

. . . . ne l'oublions pas, à la ville, au village,
Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage,
Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui.
. . . . . .
Eh! dans quel lieu le Ciel, mieux qu'au sejour des champs,
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchans?
Des bienfaits mutuels voyez vivre le monde,
Ce champ nourrit le boeuf, et le boeuf le féconde;
L'arbre succe la terre, et ses rameaux flétris,
A leur sol maternel vont rendre les débris;
Les monts rendent leurs eaux à la terre arrosée;
L'onde rafraîchit l'air, l'air s'épanche en rosée;
Tout donne, et tout reçoit, tout jouit et tout sert,
Les coeurs durs troublent seuls ce sublime concert (3).

Je ne puis résister au plaisir de retracer ici l'une des plus belles pages d'un des plus beaux livres de la philosophie moderne. « O humanité! penchant gé-

(1) Cicer. de amicit.
(2) Nuit II.
(3) L'homme des champs, chant I.

néreux et sublime, qui vous annoncez dans notre enfance, par les transports d'une tendresse naïve; dans la jeunesse, par la temérité d'une confiance aveugle; dans le courant de notre vie, par la facilité avec laquelle nous contractons de nouvelles laisons! O cri de la nature, qui retentissez d'un bout de l'univers à l'autre, qui nous remplissez de remords, quand nous opprimons nos semblabes; d'une volupté pure, quand nous pouvons les soulager! o amour! o amitié! o bienfaisance! Sources intarissables de biens et de douceurs! les hommes ne sont malheureux, que par ce qu'ils refusent d'entendre votre voix. O Dieux! auteurs de si grands bienfais, l'instinct pouvait sans doute, en rapprochant des êtres accablés de besoins et de maux, prêter un soutien passager à leur faiblesse; mais il n'y a qu'une bonté infinie comme la vôtre, qui ait pu former le projet de nous rassembler par l'attrait du sentiment, et répandre sur ces grandes associations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniser la durée . . . . . .
. . . . . .

Si nous avions été destinés à vivre abandonnés à nous-mêmes, sur le Mont Caucase, ou dans les déserts de l'Afrique, peut-être que la nature nous aurait refusé un cœur sensible; mais si elle nous l'avait donné, plutôt que de ne rien aimer, ce cœur aurait apprivoisé les tigres et animé les pierres (1).

(1) Voyage du jeune Annach. Chap. 78.

Rousseau et d'autres philosophes ont assigné pour principe du penchant qui porte les hommes à s'aimer, leur propre faîblesse et l'intérêt de chacun. L'homme naît faîble, il a besoin de secours; il en reçoit, et il aime naturellement ceux qui satisfont ses besoins. Celui qui ne sait voir dans le cœur humain que ce froid calcul qui ramène sans cesse tout à l'individu, jusqu'aux sentimens les plus affectueux, me paraît bien rabaisser l'idée que j'aimais à me faire du cœur de l'homme et de la divinité qui le forma. La générosité est donc un vain mot, ou c'est une dérision, à moins que l'on ne veuille bien nous dire en quoi elle peut consister chez des êtres qui ne cónnaîssent d'autres affections que celles qui naîssent de l'intérêt personnel. Si l'on peut argumenter d'une espèce à l'autre, je demande la nature et le principe de l'attachement du chien pour son maître. La réponse est prête; on me dira sans doute que c'est l'existence qu'il lui doit. Mais d'abord, pourquoi, de tant d'animaux que l'homme soigne et nourrit, n'en est-il pas un qui montre une amitié si vive? et que dira-t-on des exemples si connus et si fréquens de ces chiens qui s'attachent à des personnes qui les rebutent et les frappent sans cesse? de ces chiens qui aiment mieux mourir de faim, infortunés compagnons de la misère de leurs maîtres, que suivre un étranger qui les caresse et veut les attirer par l'appât d'une nourriture abondante? o homme! quel exemple pour toi! être vain! de quoi t'énorgueillis-tu? ton chien connaît les mouvemens sublimes de la générosité, et toi tu ne les éprouvas

jamis! ils sont étrangers à la nature de ton âme! Celui qui t'a donné la vie, t'a jugé indigne d'être élevé jusqu'à ce noble sentiment: tu es au dessous d'un faible animal dans l'échelle des êtres sensibles! philosophes! c'est ainsi que vous estimez l'espèce humaine! telle est donc l'idée que vous avez de sa dignité! et la pitié, cette jouissance si douce de l'humanité, est-elle encore un calcul de l'égoïsme? oui sans doute; l'aspect des maux qui s'offrent à nos regards, nous fait replier sur nous mêmes, et nous nous attendrissons sur des peines qui nous menacent. Je ne sais, mais la pitié m'a fait éprouver des sentimens que j'aurais bien de la peine à expliquer par cette subtile théorie. Pourquoi ne saurions nous nous émouvoir à la vue des maux de nos semblables, sans nous voir partout à leur place, sans ne songer jamais qu'à nous? je le demande à ceux qui ont vraiment éprouvé ce sentiment si pénible, si délicieux tout-à-la fois; qu'y a-t-il de ressemblant entre cette douloureuse jouissance et les tourmens réels de celui qui souffre? y a-t-il la moindre analogie entre ces deux situations de l'âme? je ne demande pas de réponse à ceux qui ne voient partout que l'animal, à ceux qui disséquent froidement les sensations humaines, et n'éprouvèrent jamais les tendres émotions de l'humanité. Si la pitié n'était qu'un retour sur soi, ce serait une sorte d'inquiétude cruelle, qui n'aurait rien d'affectueux, et non une effusion d'âme, un besoin de s'attendrir qui cesse en même tems que les peines qui l'ont causé. Si la pitié n'est qu'un sentiment relatif à notre propre

intérêt, comment renferme-t-elle ce mélange de plaisir et de douleur? on explique encore merveilleusement ce contraste; c'est que nous souffrons de l'aspect des maux qui peuvent nous atteindre, mais nous jouissons d'en être exempts pour le moment. On voit que l'on ne manque pas de très bonnes raisons pour ôter au cœur humain le mérite de tous ses sentimens. « C'est la philosophie, dit J. J. Rousseau lui-même, qui isole l'homme; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect de l'homme souffrant; péris, si tu veux; je suis en sûreté (1). » Quant à moi, je confesse mon ignorance, j'avoue, que, malgré ma bonne volonté, je ne saurais concevoir cette balance étrange de sensations contraires qui nous viennent de la même source; nous craignons pour l'avenir, mais nous ne craignons rien dans le moment actuel, et il résulte de là le sentiment de la pitié. Mais comment la crainte de l'avenir n'etouffe-t-elle pas le plaisir de cette sécurité d'un moment? ne savons nous pas qu'il ne faut qu'un instant pour nous accabler? « l'homme seul, des animaux, dit un auteur éloquent et sensible, est susceptible de pitié; » et ce n'est pas par un retour secret sur lui-même, comme l'ont prétendu quelques ennemis du genre humain; car si cela était, en comparant un enfant et un vieillard qui sont malheureux, nous devrions être plus touchés des maux du vieillard, attendu que nous nous éloignons des maux de l'enfance, et que nous nous approchons de ceux de la vieillesse; cependant le

(1) Discours sur l'inégalité parmis les hommes, I partie.

contraire arrive par l'effet du sentiment moral que j'ai indiqué. Lorsqu'un vieillard est vertueux, le sentiment moral de ses malheurs redouble en nous; ce qui prouve évidemment que la pitié de l'homme n'est pas une affection animale (1); si l'égoïsme est le principe de nos actions envers les autres, comment se fait-il que les plus égoïstes sont ceux qui en éprouvent le moins? que ceux qui s'aiment le plus sont ceux qui aiment moins les autres? Comment se fait-il qu'il est des âmes sans pitié? de la definition de la pitié, ne résulterait-il pas évidemment que les âmes les plus égoïstes seraient celles qui s'attendriraient le plus fréquemment sur les malheurs des autres, tandis que l'homme le plus désinteressé serait, par cette raison même, le plus dur envers ses semblables. Telles sont les admirables conséquences auxquelles nous conduisent ces belles théories philosophiques que l'on fait sonner si haut, et qui font tant d'honneur à la raison!

J. J. Rousseau, le déctracteur le plus outré de l'état de société, a reconnu deux lois primitives dans la nature de l'homme; le désir de sa conservation et le sentiment de la pitié. Comment cette dernière ne l'a-t-il pas conduit à la nécessité d'admettre un systême de rélations d'où découle tout l'ordre social? d'autant plus qu'il a reconnu que de ce sentiment dérivent toutes les vertus sociales, la *générosité*, la *clémence*, l'*humanité*; que la bien-

(1) Études de la nature.

veillance et l'amitié même, n'en sont que des productions directes.

Ce qu'il y a de curieux en ceci, c'est de voir qu'à la manière ordinaire de ce philosophe, ces considérations sont employées parmi les preuves dont il appuie l'excellence de l'état sauvage et la volonté de la nature destinant l'homme à cet état.

Il me semble que les philosophes rendent souvent l'homme bien méprisable; on se trouverait honteux d'appartenir à l'espèce humaine, si on les en croyait, lorsque l'on voit analyser par eux les affections du cœur humain. Le vil et dur égoïsme se reproduit dans toutes leurs pages, et semble être le dogme fondamental de toute leur doctrine. « La philosophie, comme l'histoire, dit encore J. J. Rousseau, calomnie sans cesse les hommes (1). »

La philosophie des anciens, qui semble nous associer au conseil de la divinité, fait de l'homme un être grand, sublime, et presque l'égal des Dieux, tandis que chez les philosophes modernes, il semble

(1) C'est ainsi que l'amour du paradoxe a mis cet auteur éloquent, sans cesse trompé par son éloquence même, dans une contradiction perpétuelle entre le ridicule dont il couvre la fausse philosophie, et les opinions de cette philosophie même qu'il adopte à chaque instant. Mais il n'est pas le seul philosophe qui nous ait accoutumés à ces contradictions; on dirait qu'ils se sont chargés de venger eux-mêmes la nature, des outrages qu'ils lui font.

n'être que le rebut de la nature et le plus imparfait de ses ouvrages. J'ai cherché quelquefois la raison de cette différence, et je laisse au lecteur le soin de la trouver.

Si l'homme est appelé par la nature et par la société, par sa constitution, ses facultés, ses besoins, par son être tout entier, appelé, dis-je, à aimer ses semblables, comment ne serait-il pas jaloux d'en être aimé lui-même? S'il en rencontre surtout aux quels il accorde son estime, comment n'attacherait-il aucun prix à la leur? Comment n'éprouverait-il pas ce besoin si naturel de voir refluer sur lui-même cette expansion, cette sensibilité qu'il étend avec un si grand plaisir sur les autres? Ne suppose-t-il pas d'après sa propre expérience, que les autres jouissent en l'aimant, comme il jouit en les aimant lui-même? Or quel prix n'attachons-nous pas aux plaisirs des autres, lorsque nous en sommes l'objet! Qu'il aurait l'âme sèche, celui qui serait insensible à cette jouissance!

On a vanté bien souvent je ne sais quelle philosophie qui, dit-on, contemplerait d'un œil tranquille, la ruine de l'univers, qui se met au dessus du destin, qui se suffit à elle-même, qui ne cherche sa félicité qu'en elle, qui fuit le monde, ses calamités, son agitation, ses misères; qui cherche dans la retraite le calme des sens, le silence des passions, et autour d'elle un repos absolu. J'avoue qu'une pareille existence me paraît en effet très commode; mais vante

qui voudra cette sorte de sagesse, je ne me sens pas assez philosophe pour l'admirer. Il semble que les philosophes ne s'occupent que de cuirasser l'homme de toute façon, de durcir son âme, de la rendre impassible, de dresser autour d'elle mille batteries propres à repousser toutes les attaques, à faire de l'homme un soliveau au milieu d'un torrent, un automate, un bloc de marbre; tel est le sage qu'ils ont créé. O philosophes! Louez votre ouvrage, mais n'en attendez rien d'utile, pas même pour vous. Y a-t-il donc trop de sensibilité sur la terre? Si par malheur la société venait un jour à être peuplée de ces sages, que deviendraient la misère et l'infortune? où le malheureux trouverait-il des larmes consolatrices? Où la faiblesse chercherait-elle un appui? Tous les cœurs fermés à la bienfaisance, n'opposeraient aux plaintes de la douleur, aux cris du désespoir, qu'une masse insensible, un mur d'airain. Helas! Nous n'avons déjà que trop de sages!

CHAPITRE IV.

De quelques faits principaux que présente la société, relativement à l'émulation qui s'y établit.

J'ai parcouru les divers anneaux de la Chaîne qui unit l'homme à l'homme ; j'ai démontré, ce me semble, que tout rattache l'homme à ses semblables, qu'il ne peut s'en rendre indépendant, que la nature n'a mis au dedans de lui que la plus petite partie de son existence, et que ce n'est que dans les autres que se trouve la plénitude de son être. Platon n'a pas craint d'avancer que l'on vit d'autant plus pour soi, que l'on vit davantage pour les autres (1). J'ai fait voir quel est le principe de cette puissance magique, qui fait rechercher à l'homme avec tant d'ardeur la plus grande partie de ses jouissances, et le prix de presque tous ses efforts, dans les suffrages d'autrui.

Ce système des relations humaines, qui donne tant d'empire sur l'homme au jugement de son semblable, lui fait un premier besoin d'obtenir son estime. C'est parce que l'homme est créé pour l'homme, c'est par ce que tout est commun entre les membres de la

(1) Plat. in Epist. 9.

famille humaine, que chacun d'eux se sent subordonné à l'opinion de ses égaux, en qui il voit ses juges naturels.

Jettons maintenant un coup d'œil rapide sur l'état actuel de la société, et recherchons quelques uns des principaux résultats que doit naturellement y produire la double émulation dont nous avons déterminé le principe.

Nous voyons d'abord que dans le plus grand nombre, l'orgueil dont la nature a créé elle-même le germe utile, perd son caractère primitif, et suit, dans toutes leurs phases, les écarts variés de la raison et de l'opinion. Quelques grands que soient ces écarts, qui ne sont que les effets de nos vices, l'orgueil n'en remonte pas moins à la nature elle-même; et ce qui le prouve, c'est qu'il devient, quoi qu'on en puisse dire, dans l'horizon de la sagesse, comme dans le tourbillon du monde, le mobile apparent ou secret de la plupart des actions humaines. Il s'y montre, il est vrai, sous la teinte que lui donnent les vices qui nous dominent, la faiblesse de nos lumières ou l'influence des préjugés.

Il est étonnant combien nous mettons d'orgueil, sans nous en apparcevoir, dans tout ce qui nous échappe, jusques dans la moindre conversation. Voyez avec quelle fréquence nous nous citons à propos de tout; avec quel art nous savons ramener à nous les observations qui nous flattent, et prendre notre part

des éloges que nous croyons nous convenir; voyez avec quelle complaisance nous arrêtons nos auditeurs sur une foule de petits détails qui nous concernent; nous avons l'air d'être persuadés que tout ce qui se rapporte à nous, est fait pour intéresser tout le monde par dessus toutes choses. Combien de fois j'ai remarqué des interlocuteurs amener ainsi le sujet de la conversation, chacun sur soi, la continuer tous ensemble et achever chacun son histoire sans s'embarrasser de ce que disent les autres. Je n'imagine rien de plus risible que l'air de triomphe que chacun prend à la fin de ce plaisant charivari, fort content d'avoir debité, sur son propre compte, les plus belles choses du monde, aux quelles personne n'a pris garde un seul instant. Qui n'a pas remarqué avec quelle jouissance nous nous hâtons d'expliquer par notre propre mérite, le mérite des objets aux quels nos soins sont entrés pour quelque chose? « Vos fleurs sont de toute beauté; — C'est moi qui les arrose et qui les soigne. — Cet arbre produit des fruits délicieux. — C'est moi qui l'ai planté. — Votre habit vous sied à merveille. — J'en ai choisi la couleur sur bien d'autres. — Votre maison est très-bien distribuée. — J'ai donné de bons avis à mon architecte. Avouons franchement qu'un grand nombre d'originaux peuvent se reconnaître à ces traits (1).

(1) On parlait avec éloge d'une pièce de musique que l'on venait d'entendre sur l'orgue; un bon homme présent s'écria « C'est bien moi qui ai tiré les soufflets. » Cette burlesque sortie d'un idiot, fait la satyre de bien de gens d'esprit.

J'admire le grand parti qu'un observateur pourrait tirer pour la scène, de ce qui se passe journellement dans nos cercles. Notre jardin est mieux soigné, notre chien de plus belle race, notre cheval plus élégant, nos appartemens sont plus agréables, nos meubles plus solides; cette étoffe, fut-elle prise dans la même pièce, a je ne sais quoi de plus moëlleux; on dirait que nous nous estimons à tel point, que nous croirions volontiers qu'une sorte de destin, qu'un génie particulier veille continuellement à notre interêt privé, et nous partage mieux que les autres. Un enfant dit à l'autre; mes dragées sont meilleures que les tiennes, mon oiseau chante mieux que le tien; oh! Combien de fois nous sommes enfans dans la vie! Que l'homme le plus modeste et le plus simple s'observe de bonne foi, il lui arrivera fréquemment de se prendre sur le fait, et il sera frappé de l'adresse avec laquelle il sait déguiser, dans ses actions et dans ses discours, le sentiment dominant de l'orgueil qui vient se mêler à tout. Je crois à la modestie, mais je crois aussi que nul homme, quelque modeste qu'il soit, n'entendit jamais sans plaisir son propre éloge. « Le sage, dit Grêtri, ne peut garantir tout son être, semblable à la pudeur qui se découvre à son réveil, il a beau s'envelopper, il se découvre en voulant se couvrir (1). »

C'est sur l'orgueil, dont le flatteur sait tirer un si grand parti, qu'est fondé son puissant et funeste em-

(1) Essais sur le musique, liv. 3, chap. 22.

pire ; il se fait tacitement le représentant de la renommée aux yeux de sa pauvre dupe, et celui-ci se berce dans la douce idée qu'il joue un rôle important, et qu'il est fort considéré dans le monde. Exigez les choses les plus difficiles à obtenir, ne vous effrayez pas des obstacles, la flatterie les fait tous tomber ; chatouillez la corde sensible, elle cedera et vous réussirez. Telle est la tactique dont l'intrigant connut, de tout tems, toute la finesse et toute la puissance.

L'orgueil individuel produit, dans l'ordre social et politique, de grands résultats dont il est aisé de suivre la génération. D'abord, l'amour-propre des individue se combine dans l'intérieur de la famille, il se groupe en quelque façon, et forme une opinion commune. Lorsqu'un membre d'une famille se trouve en contact avec celui d'une autre famille, chacun d'eux oublie momentanément son amour-propre personnel, et n'oppose à l'autre que cette sorte d'amour-propre collectif, l'orgueil de la famille en masse, si l'on veut me permettre cette expression. Or, ce qui se passe d'une famille à l'autre, a également lieu d'une ville à une autre ville, d'un peuple à un autre peuple ; et ainsi se forme l'orgueil national qui, comme l'on peut s'en convaincre par l'analyse, a son fondement primitif dans l'amour-propre individuel. On trouve facilement des exemples à ce sujet, et l'on voit comment cet orgueil se prononce graduellement d'une sphère à l'autre. Le voisin blâme les méthodes de son voisin, qui, à son tour, préfère les siennes. Un

canton se moque des pratiques d'un autre canton, qui lui rend la pareille avec usure. Ne voit-on pas dans chaque section particulière de la même ville, règner ce qu'on peut appeler l'orgueil du quartier? Les habitans d'une province se rient de l'idiôme d'une autre province, ou l'on plaisante tout à son aise du ridicule de leur langage. La gravité de certain peuple raille la legéreté et les grâces du français, qui rit de la constante monotonie de ses voisins.

C'est ainsi qu'en tout, nous n'approuvons, nous ne goûtons que ce qui se trouve de notre côté, nous ne trouvons le beau et l'utile que dans ce qui nous appartient. C'est ainsi que l'orgueil abuse également tous les hommes, établit et affermit leurs préjugés, et nous empêchera éternellement de poser les véritables règles de la raison et du goût, et de déterminer cette juste mesure, cette proportion qui dans chaque chose, constitue le vrai bien.

L'orgueil peut tromper, il est vrai, l'âme la plus juste, et l'égarant par degrés, la conduire aux plus grandes fautes; c'est à cette impulsion puissante et critique que l'on doit attribuer une grande partie des erreurs et des vices de la faible humanité. « Quand orgueil chemine, disait un prince fameux, honte et dommage suivent de bien près. » Mais si l'orgueil vicieux n'est propre qu'à étouffer la voix de la raison, il n'en est pas de même de l'orgueil bien entendu qui produit précisément des effets contraires. Celui-ci met sur le chemin de l'amélioration et inspire

une émulation utile, par ce qu'il cherche à se justifier lui-même, et plus il a d'intensité, plus il fait d'efforts pour y parvenir. Il faut bien que l'orgueil soit bon à quelque chose, puisque la nature l'a enraciné dans notre âme ; et je crois qu'il n'appartient qu'à lui seul d'élever l'homme à toute sa dignité. « Vouloir reprimer l'amour-propre dans l'homme, dit l'artiste philosophe que j'ai cité, c'est folie ; on ne peut que le modifier. Deux hommes ou deux peuples peuvent se dire ; convenez que je suis grand dans telle partie, je conviendrai que vous êtes supérieur dans telle autre ; c'est un marché auquel ils gagnent tous deux.... » L'amour-propre est le véhicule qui donne le mouvement à la moralité générale de l'homme ; il est le pivot sur lequel tournent toutes les actions humaines. L'orgueil dégénéré est une fausse conséquence de l'amour de soi, ce principe conservateur, cette âme du mouvement dans l'ordre moral, ce premier générateur de toutes les vertus humaines. Mais qu'importe qu'un penchant naturel puisse se corrompre ? Si la faiblesse humaine en use mal dans certaines circonstances, s'ensuit-il que tout ce qu'il produite, soit vicieux ? Qu'un torrent se trouble dans son cœur, les filets d'eau qui s'en détachent à sa source, ne restent-il pas purs comme elle ? Q'une branche devienne malade, les autres perdent-elles nécessairement leur vigueur, et l'arbre en donnera-t-il moins de bons fruits ?

On a dit que l'amour de soi est la seule passion naturelle ; c'est beaucoup dire ; cette passion est sans

contredit la première, et la source génératrice à laquelle remontent toutes les autres. Or parmi les passions humaines, n'on est-il donc que de dangereuses ? N'en est-il point qui soient au contraire la cause productrice de tout ce qu'il y a de grand dans l'homme, et de tout le bien qui sort de ses mains ? Cette vérité n'est-elle pas encore assez démontrée ? Les passions ne sont-elles pas le plus beau don de la nature ? Quel est le profane dont la main sacrilège et glacée oserait les éteindre dans le cœur de l'homme ? Où est donc le génie, s'il n'est dans le cœur ? Les passions sont à l'âme, ce que le feu est à la matière. Le feu est l'âme de l'univers, il est l'agent créateur et moteur de tout ; sans lui, la matière privée de vie et de mouvement, ne présenterait partout qu'une funeste inertie et le spectacle d'une mort universelle. Le feu produit toutes les merveilles de la nature, mais il cause d'affreux incendies ; telles sont les passions humaines. Ne reviendra-t-on jamais du raisonnement qui argumente toujours des abus des meilleures choses, pour en faire rejeter les avantages, comme si l'usage était l'abus même ?

Il nous reste à observer une seconde branche de résultas, ceux que produit dans l'ordre actuel des choses et dans les diverses classes de la société, ce désir primitif que nous avons supposé naturel à tous les hommes, d'ajouter à leur propre estime le suffrage des autres. Je me bornerai encore ici à quelques traits qui pourront me suffire.

Nous avons vu que chaque homme a reçu une organisation phisique, et une constitution morale qui coordonnent nécessairement son existence, sa manière d'être, la plupart de ses déterminations et de ses actes, relativement à ses semblables. C'est par suite de cette institution naturelle, qui au reste a si souvent dégénéré dans ses résultats, que toutes les habitudes, tous les goûts, toutes les actions de l'homme ont pris la plus grande partie de leurs relations envers l'opinion d'autrui, et que, comme je l'ai dejà dit, il semble toujours agir en tout ce qu'il fait, bien moins pour lui que pour les autres. Nous ne cherchons plus ce qui doit nous plaire, mais ce qui peut plaire à autrui; peu occupés de ce qui nous convient à nous-mêmes, nous ne consultons plus qu'une opinion étrangère, et nous ne savons plus jouir que dans les autres. Il serait à la fois très curieux et très important pour l'histoire des erreurs de l'homme, de rechercher par quels degrés successifs une pente naturelle nous à égarés à cet égard, et jusqu'à quels extrêmes elle nous a à la fin emportés.

Si l'homme, par sa dépendance naturelle, en est venu à prendre sans cesse l'opinion de ses semblables pour le régulateur des ses actions; si, naturellement imitateur, il est principalement porté à se distinguer parmi les autres; si l'amour-propre qui naît avec lui, lui fait un besoin d'une sorte quelconque de supériorité, et lui fait trouver tant de prix dans l'opinion, voyez le sentiment de l'émulation se gé-

néraliser nécessairement dans la société, y prendre un puissant empire, s'étendre dans toutes les classes et y devenir le plus puissant aiguillon des actions humaines. Mais quel sera le caractère des résultats qu'il produira? Ce caractère variera avec l'opinion régulatrice; il s'épurera ou dégénérera avec elle. Ceci nous fournira ailleurs le sujet de quelques réflexions importantes. Je vois le cultivateur jaloux du succès de ses travaux, présenter avec orgueil les espèces qu'il a perfectionnés, entretenir avec soin son bétail et en faire remarquer la beauté; aligner ses arbres, peigner son jardin, réunir partout, autant qu'il le peut, l'élégant à l'utile, et chercher en tout, dans le jugement d'autrui, une partie de sa récompense.

Je vois le fleuriste enthousiaste se procurer à grands frais les plantes les plus rares, étaler avec complaisance aux regards des curieux, le nombre des espèces, et la richesse des variétés, montrer avec une jouissance inexprimable celles dont il mesure la valeur sur la distance d'où il les tire, compter les pétales de ses fleurs ou les lignes colorées dont ils sont panachés, et se complaire avec délices dans la grande supériorité où il se croit placé par le mérite de son parterre.

Je vois l'artisan soigner son ouvrage, bien moins sans doute pour celui qui doit le payer, que pour l'offrir sur sa boutique aux regards du passant, et surtout à la jalousie de ses rivaux.

Je vois le fabricant redoubler d'utiles efforts pour surpasser dans ses productions le mérite de celles qui sortent des autres ateliers, et ses vues porter pour le moins autant sur l'honneur de sa fabrique, que sur l'intérêt matériel qu'il s'en promet.

Le negociant n'apporte pas moins de soins dans son magasin, que le fabricant dans son atelier; et croyez-vous que le sentiment de l'honneur n'entre pas pour la plus grande part dans les scrupules qu'il met à conserver l'intégrité de son crédit?

Ai-je besoin de parler de l'émulation qui règne parmi les artistes? Voyez les ateliers des différents maîtres rivaliser d'activité, d'études et de soins! Voyez l'ardeur qui presse tous ces jeunes talens, qui fait éclore, sous ces mains brûlantes du feu des arts, les fruits précoces du génie! Voyez avec quelle inquiétude ces éléves de la nature et de la sublime antiquité, vont chercher le prix de leurs efforts, dans les yeux des spectateurs que l'amour des arts conduit auprès de leurs œuvres! Dirai-je les palpitations qu'éprouve l'artiste venant d'exposer au jugement public le fruit de plusieurs années d'effort, et qui attend, dans les transes et l'agitation, la voix de la critique sevère et éclairée, qui doit décider de sa réputation?

Qui rendra jamais l'état de trouble où est plongé le poëte assistant à la première représentation d'une piéce à laquelle il a prodigué toutes les puissances

de son âme, toutes les forces de son esprit, cette attente cruelle des applaudissemens dont l'espoir si vif et si doux a pu seul adoucir tant de peines et soutenir de si longs travaux? Que l'on me pardonne de parler ici de choses si connues; si elles ne l'étaient pas, elles ne pourraient servir de données et ne seraient propres à rien établir; ce sont les faits qui conduisent aux principes, et les vérités de toute espèce ne sont que des conséquences.

Parmi les hommes d'étude, je vois ici le savant livré à des recherches pénibles, rassembler et combiner dans le creuset du génie les élémens d'une théorie nouvelle, heureux d'obtenir l'immortalité en attachant son nom à une découverte utile aux progrès des sciences, au perfectionnement des arts, aux intérêts de l'humanité. Je vois ailleurs le philosophe ami des hommes, jetant dans la société les inutiles leçons d'une morale meprisée, chercher du moins la récompense de ses travaux dans le suffrage et l'estime du petit nombre de sages. Je vois le poëte sublime s'élever jusqu'au siége de la divinité, assistant au conseil qui règle les destinées du monde, empruntant le coup d'œil des dieux mêmes, embrassant comme eux l'immensité des êtres et parlant leur langage, subjuguant la faible pensée de l'homme et commandant l'enthousiasme des siècles; et j'admire dans la passion de la gloire, la puissance d'un ressort qui fournit de telles aîles au génie. Je vois, d'un autre côté, le rimeur insensé, le littérateur sans moyens, dans leur délire infatigable, travailler avec une con-

stance prodigieuse à élever sur de nombreux volumes l'édifice de la réputation d'un jour, et parvenir tout au plus à faire placer une fois leur nom dans les immenses régistres des innombrables productions de la sottise. Oui, quel que soit l'objet de leurs travaux, quelle que soit la mesure du talent qu'ils y emploient, quelque soit le succès qu'ils en obtiennent, je ne vois pas moins chez tous le désir de la gloire réchauffer leur-âme, et l'espoir des suffrages, de la reconnaissance, de la considération publique ou de l'estime, servir de principal dédommagement à leurs laborieux efforts.

Cet amour de la gloire, qui parle si puissemment à l'homme, ne pousse-t-il pas le guerrier dans les hazards des combats? N'est-ce pas lui qui fait faire ces prodiges d'héroïsme, ces actions éclatantes qui étonnent le sang froid?

C'est ce même amour de la gloire qui, pénétrant dans toutes les âme, y prend toutes les formes et toutes les directions que lui impriment la nature des objets qu'il se propose, la variété infinie des organisations, et de goûts et la diversité des situations.

Remarquez, parmi ces jeunes compagnes, celles qui fières des attraits que la nature leur a départi jouissent avec délices des regards qu'une préférence journalière porte sur elles. Mais c'est surtout dans les assemblées publiques que l'on peut observer les rivalités du sexe dans toute leur énergie. Quel triom-

phe pour celle qui par l'éclat de ses charmes et le goût de sa parure, a réussi à écraser toutes les autres et à étouffer dans un instant, les fruits de tant d'heures de soucis et de soins! Mais, pour le dire en passant, ne reprochons point aux femmes cette jouissance frivole, qui n'est chez elles qu'un dédommagement naturel d'une gloire mieux fondée, et dont elles ne se trouvent pas à portée de sentir le prix; gardons-nous de nous condamner peut-être nous-mêmes en les accusant. L'être le plus sensible que la nature ait formé, l'être dont la destination est de plaire, peut-il rester indiffèrent aux suffrages? Et si on lui ôte les moyens d'entrevoir où se trouve le vrai mérite, pourra-t-on lui reprocher la jouissance de la seule espèce de triomphe qu'on lui ait laissée? Si l'on n'a fait que détourner les penchans des femmes, qu'altérer leurs goûts naturels, que corrompre leur instinct, pourquoi se plaindre ensuite des résultats nécessaires d'un tel procedé? Si nous savions les remettre à leur place dans l'ordre social, si nous savions les rendre à la nature, leur restituer toute la richesse de leurs affections, de leurs sentimens, de leur délicate sensibilité, quelle révolution ne produirions-nous pas dans le système de leurs désirs, de leurs actions et de leur influence sur nous! Soumises bien plus positivement que nous à la voix de l'opinion (1), que ne produirait-pas chez elles une sage émulation dirigée vers le beau dont elles sont

(1) L'apparence même est au nombre des devoirs des femmes; la réputation et l'honneur ne leur sont pas moins indispensables que le chasteté (Emile, liv. 5).

elles-mêmes, dans l'ordre naturel, le type moral et phisique ?

Combien l'amour d'une gloire brillante et solide n'aurait-il pas de force dans des âmes pures et brûlantes de sensibilité !

Les hommes, dit le philosophe de Genève, seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : mais remarquez qu'il ajoute incontinent ; si vous voulez qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'âme et vertu. « C'est en effet aux hommes à créer en elles le germe de cette heureuse influence ; c'est à eux à leur faire connaître tout le charme de la vertu, pour lequel leur âme sensible se passionnera infaillliblement : l'être faible est subordonné au fort, c'est à celui qui réflechit à diriger celui qui sent, et si nous voulons que les femmes nous attirent dans le chemin du mérite, commençons par y mettre nos guides eux-mêmes.

Donnons à l'empire des femmes une sublime direction ; que cette puissance enchanteresse dont elles disposent, reçoive de nos propres mains une impulsion salutaire vers les grandes et belles choses qu'elles sont si bien faites pour sentir ! Que le souffle empoisonné du vice cesse de présider aux leçons qu'elles reçoivent à chaque instant de tout ce qui les environne, qu'il cesse de profaner et de corrompre, le plus bel ouvrage de la nature ! Que le terme de leurs désirs, que les objets de leur choix, que le but de leurs

actions deviennent beaux et touchans comme elles! Et leur pouvoir séduisant et invincible donnera à tout le systême social une tendance vers cette amélioration morale si inutilement tentée par la philosophie. Nous nous serons donné des maîtres dignes de nous conduire; la moitié la plus aimable du genre humain règnera encore sur l'autre, mais ce ne sera plus par l'empire de la corruption donné à tout un sexe par la perfidie de l'autre, réaction funeste, digne de la cause qui la prépare! Ce sera la puissance imposante et sublime de la nature rétablie dans tous ses droits; la faiblesse enchaînant la force, les grâces timides allumant le feu bouillant du courage, l'accent de la douceur et de la tendre sensibilité, commandant les vertus et l'héroisme, la voix naïve et touchante du cœur donnant des lois à la réflexion et la maîtrisant à son gré au profit du solide mérite et du bonheur réel des hommes; tel était, oui, n'en doutons pas, tel était le systême admirable de l'harmonie qui entrait dans le plan de la nature, et que notre affreuse dépravation a si horriblement renversé.

Mais je sens que le charme séducteur attaché à tout ce qui tient à la cause d'un sexe si digne d'obtenir l'attention du nôtre, m'entraîne ici loin de mon sujet, je reviens.

Nous avons chacun notre manie. Tandisque l'un veut briller par ses fleurs, un autre veut se distinguer par ses livres, et étale avec orgueil le luxe inutile des plus somptueuses éditions. Celui-ci montre

l'éclat de ses meubles, celui-là, la beauté de sa vaisselle; l'un, la richesse et l'appareil de ses bâtimens, l'autre, le mérite de la décoration; l'un, ses tableaux, l'autre, sa porcelaine: celui-ci, le nombre et la qualité de ses glaces, celui-là, la délicatesse et la fraîcheur de ses tapisseries; l'un se piquera d'élégance et de luxe dans ses mets, l'autre, de la variété et de la finesse de ses vins. Bref, l'homme veut se distinguer par quelque chose, à quel prix que ce soit; et il n'est pas jusqu'aux vices qui ne cherchent avec ardeur cette distinction. *Le petit maître* se fait suer à sa toilette et s'impatiente mille fois avant d'avoir réussi à arranger quelques chiffons d'une manière propre à frapper les regards; il va ensuite étaler, avec une fierté risible, le mérite prodigieux d'une forme ridicule et exagérée que vient d'adopter *le dernier goût*. L'homme vain, toujours occupé du regard des hommes, et croyant que certains airs sont les signes évidens du mérite qu'il n'a pas, compose sans cesse ses gestes, ses attitudes, sa démarche, sa physionomie toute entière, et offre, en un mot, dans tous les mouvemens de son corps, le fruit d'une longue étude devenu habituel par une constante application. Mais cet homme, qui n'est aujour-d'hui que ridicule, serait devenu un modèle estimable, si ses penchans avaient été mieux dirigés. Cette risible prétention à briller par des sottises, eut été un noble désir de se distinguer par un solide mérite; et tel qui n'est qu'un fat dans un cercle *de petits maîtres*, fût devenu peut-être un sage honoré, un savant écrivain ou un artiste célèbre.

Je viens d'indiquer quelques uns des effets de l'émulation dans l'ordre actuel de la société, mais j'ai aussi parlé de quelques vices, que j'ai distingués ailleurs d'avec l'émulation même. Or ces vices n'étant que les produits d'un sentiment dégénéré, des resultats informes d'une émulation mal ordonnée, ils n'en attestent pas moins l'existence naturelle et primordiale du sentiment au quel ils doivent leur origine.

Il est donc bien établi que le désir de se distinguer est attaché à la nature de l'homme, que ce désir est une juste conséquence de son institution naturelle, et de sa destination à la société; il est bien établi que le besoin de sa propre estime et celui d'obtenir le suffrage de la raison et de la sagesse humaine, ne peuvent laisser l'homme indifférent sur le mérite de ses actions considerées en elles-mêmes, non plus que sur le jugement qu'en doivent porter ses semblables. L'émulation devient ainsi un principe actif qui anime toutes les parties de l'ordre social, et y entretient le mouvement; elle y prend toutes les formes, et dirige presque toutes les actions humaines. Nous avons observé la progression que suit l'orgueil parmi les hommes; le sentiment de l'émulation suit une marche semblable et paralèlle dans ses effets et dans ses abus, et nous présente les même transitions de l'individu à l'individu, d'une famille à une autre famille, d'une classe à une autre classe, et enfin d'une nation à une autre nation.

Car, s'il est un orgueil national qui fait que cha-

que peuple s'estime par dessus tous les autres, il est aussi une émulation nationale par laquelle chacun cherche à atteindre à cette considération, à cette gloire, à cet éclat qui sont attachés aux lumières, à l'industrie, à la puissance.

Le sentiment de l'émulation étant donc un ressort préparé par la nature même, et dont la force et l'action existent indépendemment de notre volonté, ce ressort exerce une grande et inévitable influence sur tous les actes de l'homme social, il n'y a que les vices de l'opinion qui puissent détourner l'émulation de son but naturel. Si le suffrage public et les récompenses ne couronnaient que le vrai mérite, est-il probable que l'on cherchât à faire parade de ridicule et de vice? « Le moyen, dit Labruyère, de corriger les vicieux, ce serait d'attacher à chaque vice une espèce de ridicule, tout le monde aime trop son honneur pour être moqué » l'opinion dépend de nous, l'émulation vient de la nature: la première corrompt l'autre, et nous imputons à celle-ci les écarts que nous lui faisons faire nous-même.

Ce sont les vices de l'opinion qui allument la cupidité, font naître les désirs de devenir riche et puissant à quel prix que ce soit, et font commettre toutes les bassesse et tous les crimes qui souillent le chemin de la fortune. « Le traitant, dit D'Alembert, qui insulte à l'indigence publique, et qui s'en nourrit, le courtisan qui rampe et qui ne paye point ses

dettes, voilà l'espèce d'hommes que nous honorons le plus. » Ce sont les vices de l'opinion, qui, présentant aux désirs de l'homme une fausse image de la grandeur ; lui donnent des passions étrangères à sa destination et amènent tous les excès de l'égoïsme, de la jalousie, de la haine, de toutes les passions furieuses qui règnent sur la route de l'ambition.

C'est aux vices de l'opinion qu'il faut attribuer le crédit de la sottise opulente, et le mépris de l'austère probité repoussant avec dédain des richesses que réprouve la conscience.

Ce sont les vices de l'opinion qu'il faut accuser des excès déplorables d'un luxe effréné, et de la misère de tant de milliers d'infortunés dont il dévore la substance.

Ce sont les vices de l'opinion qui établissent l'empire des prejugés de toute espèce, et qui aveuglant l'homme sur sa vraie dignité et sur son bonheur réel, en font l'être le plus dégradé et le plus malheureux.

Ce sont les vices de l'opinion qui attachant une considération aux frivolités puériles du caprice et du mauvais goût, engendrent la sotte vanité et les travers les plus ridicules.

Enfin les vices de l'opinion ont souvent déchaîné les passions les plus terribles et ont jeté l'homme hors de toutes les bornes de sa nature. Pourquoi les pas-

sions font-elles tant de ravages? est-ce que la nature a allumé de tels incendies dans le cœur de l'homme? Non, mais l'homme a donné le change a ses passions originelles; il a dirigé leurs élans impétueux sur des objets dont le contact ne devait jamais leur être présenté: c'est un mobile détourné à son départ et emporté avec violence dans un sens opposé à sa direction naturelle, par l'effet même de la première impulsion qu'il a reçue.

Si l'homme sortit pur des mains qui le formèrent, si tous ses vices sont son ouvrage, si ses penchans sont essentiellement bons, ce n'est qu'à leur fausse direction qu'il faut attribuer tous les maux qui déshonorent la société; une source abondante et paisible répand ses eaux sur la surface d'un vaste plan incliné, et y porte avec elle la fécondité et la vie; une main imprudente la détourne et dirige son cours sur une pente rapide et scabreuse; les ondes s'y précipitent avec fracas, entraînent tout ce qui se présente devant elles, et couvrent des débris de rochers et de la végétation détruite, le même terrain qu'elles devaient embellir et fertiliser.

Dans l'état actuel des choses, l'opinion ne peut qu'agraver le mal existant dans le société. On veut arriver au temple de la fortune, il faut bien prendre le chemin qui y conduit, on veut attirer les regards d'autrui, on veut faire sensation, il faut bien adopter les goûts, les usages, les actions qui sont de mise. C'est ainsi que l'opinion une fois corrompue,

se fortifie de ses propres effets, et va toujours en augmentant le mal dans une progression effrayante. C'est ainsi que, faute d'avoir un but raisonnable devant eux, les hommes sans cesse trompés par leurs propres désirs, s'écartent à chaque instant du bien qui fait l'objet constant de leurs vœux et de leurs efforts, se trahissent eux-mêmes dans leurs ardentes recherches, et ne rencontrent jamais le bonheur après lequel ils soupirent.

Soyons vrais et confessons de bonne foi que les talens utiles, les qualités solides, le mérite réel perdent tous leurs droits à notre estime et ne sont rien pour nous, s'ils ne sont accompagnés d'une frivole apparence, d'une agréable et ridicule parure, qui seule réussit à nous plaire; et alors, contens de l'écorce, nous nous inquiétons peu de ce qu'elle couvre; nous voulons être éblouis par un masque brillant, c'est tout ce qu'il nous faut. Nous ne tenons pas contre un dehors aimable: que la sottise et le vice se montrent en habits de cérémonie, et il seront toujours les bien-venus. Autrefois le philosophe, le savant, le littérateur étaient jugés sur l'excellence de leurs travaux, et non pas (chose déplorable) sur l'élégance de leur diction, sur la forme de leurs vêtemens, sur l'aisance de leurs manières, sur la splendeur de leur maison; la gloire les trouvait dans leur retraite et les accompagnait partout; ils n'avaient que faire de se montrer aux regards des hommes; leur génie avait paru, et c'est lui que couronnait l'opinion. Ils n'avaient pas besoin, pour obtenir le

suffrage de la raison, de la sagesse et du goût, de venir le mandier eux-mêmes dans ces cercles qui s'arrogent le droit exclusif de le dispenser avec l'admirable justice que l'on connaît; ils n'avaient pas besoin de se métamorphoser en *petit maîtres* pour figurer avec honneur dans la bonne compagnie, d'étaler l'élégance des formes, de devenir, en un mot, des *hommes aimables*, mais parmi nous, un savant de province, un philosophe campagnard, un sage modeste et retiré, n'est qu'un sauvage, un ours, ce n'est rien, cet homme-là, au lieu d'apprendre à connaître le bon ton, au lieu d'éviter le tort inexcusable et criant de ne pas compter une sorte d'urbanité exagérée et exclusive pour l'unique base du mérite, le vernis de la mode pour la première des qualités, l'éclat de l'extérieur pour le premier devoir, le fracas des sociétés pour le premier besoin, la fortune, le faste et les grands airs pour le premier titre à la considération publique, cet homme mossadé et rebutant n'a étudié que la nature et les livres; il n'a fait que des ouvrages utiles, ou il n'a pratiqué que des vertus; sa société n'a été jusqu'ici que celle des Muses, le commerce des anciens, de quelques hommes justes ou du pauvre dans sa triste chaumière, il est en état de parler au genre humain, et de faire entendre sa voix à la postérité; il peut-être heureux chez lui et soulager ses semblables. C'est bien de cela qu'il s'agit! On dira de lui; c'est un honnête homme, mais il n'est pas fait pour la société. Que lui faut-il donc à la société? Ce qu'il lui faut! Lecteur, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre. Il

serait risible de voir Platon, au milieu de nous, obligé de se revêtir en homme de goût, de se présenter avec grâce dans nos salons, de grasseyer quelques propos doucereux, de briller par les *formes*, sous peine de n'être qu'un Ostrogoth. Socrate, dans Athenes brillante et corrompue, fut traité d'impie; chez nous, il ne serait tout simplement qu'un sot; et nous ne prendrions pas la chose sur un ton aussi sérieux. Nous ne sommes pas susceptibles de tant d'ombrage; nous sommes parvenus à ce haut degré de civilisation qui ne présente plus aucune trace de rudesse et de vigueur: nos ancêtres près de nous, n'étaient que des barbares. Loin de nous éffaroucher des vertus d'un homme qui serait la satyre vivante de son siècle, nous nous bornerions tranquillement à le mépriser; de tels temoins ne troublent nullement notre conscience et nos plaisirs, c'est-à dire que nous n'avons pas même ce reste de vertu qui fait proscrire la vertu. O mes contemporains! Cessez de dégrader l'homme; rendez à la raison son auguste empire, que la dignité humaine ne soit plus sacrifiée à de misérable puerilités, que le sage ne soit pas forcé de fuir la société, s'il ne veut avoir à rougir du rôle que ses semblables le condamnent d'y jouer.

L'émulation a fait faire les plus grands pas aux arts et aux sciences, elle a reculé leurs bornes, elle les a enrichis des plus importantes découvertes; par quelle fatalité, au lieu de faire quelque chose dans la carrière du bien moral, n'a-t-elle fait que con-

duire les hommes au vice et à la dégénération? pourquoi les vertu sociales ssont-elles restées sans encouragement? Pourquoi n'ont-elles jamais existé que dans un état violent et en lutte continuelle avec la dépravation commune, dont l'empire affermi par l'opinion, insulte avec audace à leurs timides efforts? Pourquoi la société est-elle organisée de manière à n'enhardir que le vice et à faire entendre à la vertu qu'elle n'a rien à y gagner?

Les succès, dans le chemin du savoir, ne sont réservés qu'a celui qui fait mieux que les autres: et, dans l'ordre moral, ils ne sont destinés qu'à celui qui fait le pire. C'est une sorte d'enchère où le vice fait la mise de part et d'autre, où l'on voit la bassesse le disputer à la bassesse, l'intrigue à l'intrigue. Il faut bien que les vices reçoivent une récompense parmi les hommes, puis qu'on s'y livre avec tant d'ardeur. Par quel malheur n'est-ce que dans la sphère du mal, que l'on entrevoit le but de ses désirs? L'homme naît-il donc depravé? est-ce la nature qui l'a destiné à cette marche déreglée? le desordre est-il donc le seul ordre qu'elle ait voulu établir? Eh! quoi? L'homme n'entend-il pas au fond de son cœur la voix énergique et constante de cette conscience si importune pour le méchant, si douce pour l'homme juste; guide bienfaisant et sûr, toujours prêt à montrer à l'homme ses devoirs; mais juge sevère et terrible, toujours prêt, s'il s'en écarte, à lui faire sentir le poids cruel de son accusation? C'est en vain que l'homme corrompu cherche à faire taire

cette voix ; elle ne s'étouffe que sous le fardeau effrayant du crime porté à son dernier période. Tel qu'on voit l'homme souffrant ne perdre par degrés le sentiment de son mal, qu'à mesure que la cause du mal même augmente, et n'arriver à une insensibilité absolue, que lorsque le principe de vie commence à s'éteindre: ainsi le silence de la conscience et du remords, est le signe de la mort de l'âme. L'homme a donc manqué aux vues de la nature ; il a donc abandonné la route que lui traça la main suprême ; il s'est donc obstiné à s'égarer lui-même dans des déserts qui tromperont éternellement son espoir. Qui peut le remettre dans le bon chemin ? Comment lui montrer désormais avec succès le vrai terme de sa destination? Comment refaire maintenant tout le sistême de ses opinions, de ses penchans, de ses désirs ? Comment promettre à l'homme individuel des récompenses de la part de ses semblables, s'il ne doit en attendre que des mépris? L'amélioration de l'individu suppose d'abord celle de l'espèce, et celle de l'espèce ne peut-être que le résultat de l'amélioration des individus. Cercle malheureux des difficultés éternelles, qui se reproduisent les unes les autres, où un effet donné suppose l'existence et l'action d'une cause qui avait besoin de lui pour être crée elle-même.

Ici se présente le grand problême de la régénération des mœurs, qui consiste à former une génération sage et pure aux milieu des élémens corrompus qui l'environnent. Quand on refléchit aux obstacles

qui doivent se rencontrer dans cette entreprise, aux effets inévitables de l'opposition qui se trouve entre les leçons de l'éducation et les exemples de la société, entre la théorie exposée à la jeunesse, et les faits qui se présentent à ses regards, on est frappé de ce déplorable résultat qui semble s'offrir en dernière analyse, qu'il n'est peut-être pas plus aisé de refaire les mœurs, que d'établir une végétation saine et vigoureuse au sein d'un terrain fangeux, ou de redonner la vie de la jeunesse à un corps usé et décrepit. Ce problême important sort des bornes de la question qui nous occupe.

Oh! Combien la science sociale me semble imparfaite! Combien elle me paraît encore éloignée de son véritable but! Les vices des hommes, les crimes dont ils se déshonorent, les fléaux qui nous désolent, la morale publique anéantie, semblent accuser de toute part les legislations; elles n'ont encore rien fait de leur tâche principale. L'homme est destiné à l'état de société, or que doit-il devenir dans cet état, où il est appellé à développer, pour son propre avantage toute l'étendue des facultés? Il doit y acquérir toute la perfection morale dont l'humanité est susceptible, et toutes les lumières que lui permettent les bornes de son intelligence; telles sont les deux et uniques sources de son bonheur. L'une lui promet la douce félicité qui résulte de sa propre estime, elle lui garantit encore sa sûreté, sa liberté; la bienveillance de ses semblables et tous les secours qu'il a droit d'en attendre: l'autre lui donne toute la mesure

du plaisir qui naît du sentiment de ses forces, et de la perfection de son être, de la connaissance de soi-même et de celle de la nature. Elle lui assure, de plus, cette foule de jouissances qui sont le fruit de l'industrie et des découvertes. Or en effet, qu'est-ce que l'homme peut désirer de plus? Quel systême de félicité peut-il établir sur d'autres bases?

Mais helas! Si nous avons fait des progrès dans cette seconde carrière, quel triste spectacle s'offre d'un autre côté à l'œil du philosophe! Comment le sage ose-t-il espérer de voir jamais s'établir parmi les hommes le règne de la raison, de la justice et des mœurs?

Pourquoi dissimuler les fléaux qui affligent l'espèce humaine? Pourquoi cacher le mal à ceux qui s'occupent d'en chercher les remèdes? Loin de nous cette faiblesse qui, pour plaire aux hommes, caresse leurs vices; qui affecte de ne jamais voir des méchans; qui ne trouve que de l'éxagération dans les plaintes de la philosophie attristée, qui ne voit qu'à louer dans les institutions, les mœurs, les usages de la société; qui, loin de déplorer les abus, applaudit sans cesse à la prétendue amélioration des hommes! Ces optimistes si satisfaits de tout ce qui les environnent, ne ressemblent-ils point à ceux qui protégent certains écarts dont ils auraient trop de regret d'avoir le profit? Cette sorte de philosophie si complaisante et si douce, ne saurait censurer des maximes, des opinions, des systêmes qu'elle partage: je

crois voir de lâches flatteurs qui entourent la puissance et l'endorment au sein des vices dont ils savent tirer parti. Malheureux humains, qui vous laissez abuser par de pitoyables sophismes, sur vos intérêts les plus chers! défiez-vous des adulateurs qui vous louent sans cesse! Ils sont vos plus cruels ennemis ceux qui applaudissent à vos vices pour vous faire croire que vous n'en avez pas. *Malum hominum*, dit Senéque, *blande loquentem agnosce tuum laqueum esse.*

Pourquoi ne pas envisager, d'un regard prononcé, les résultats de la dégénération des hommes? Pourquoi ne pas aborder franchement les bords de l'abîme creusé sous nos pieds, pour en défendre, s'il se peut, l'effrayante ouverture, au lieu de la couvrir de fleurs pour la dérober aux hommes trompés et les attirer dans le piége? Pourquoi taire la cruelle vérité? Osons avouer avec courage le degré de corruption où nous sommes parvenus! examinons de bonne foi les vains subterfuges avec les quels nous aimons à nous aveugler, voiles trompeurs dont on masque à nos yeux la face hideuse des vices! que ce premier coup d'œil jeté sur nos plaies, soit du moins le premier pas vers notre guérison. Demandons-nous enfin si la vertu ne doit être qu'un mot, ou si nous devons nous occuper sérieusement de rétablir son empire. Si les vices sont utiles, s'il faut les tolérer ou plutôt les accueillir; si les préceptes austères de la philosophie ne sont que des maximes incommodes auxquelles on doive se faire un devoir de déroger, déchirons donc enfin

tous nos livres de morale, et laissons de vaines recherches, qui ne doivent rien produire; laissons là une inutile théorie dont les résultats ne sont destinés qu'à être consignés dans nos bibliothèques, pour y servir de monumens de nos vaines doctrines et de notre duplicité. À quoi servent tous ces préceptes ridicules dont nous remplissons nos écrits, puisque nous devons nous faire un jeu de les violer sans cesse? que les sociétés littéraires cessent donc leurs travaux philosophiques, qu'elles renoncent à proposer des recherches nouvelles sur l'amélioration morale du genre humain, puisque le genre humain, est bien comme il est. La question me paraît simple et facile à poser; ou les leçons de la vertu sont utiles et applicables à la conduite des hommes, et elles doivent être mises en pratique effective dans la société; ou elles ne peuvent former qu'une théorie inexecutable, et alors, je le repète, déchirons nos livres de philosohie et n'en parlons plus. À quoi sert-il de contempler sans cesse le mérite, et dont néanmoins nous ne trouvons pas bon de faire usage? Cessons de nous montrer aussi ridiculement inconséquens; vraiment les éloges que nous donnons à la vertu sont une amère derision, et nous serions plus sensés de la proscrire ouvertement et d'avouer avec franchise le mépris que nous lui temoignons par nos actions.

J'entends déjà les apologistes du siècle me reprocher mon accusation et me dire; consultez l'histoire, et vous verrez si l'on fut de beaucoup meilleur dans les tems passés, vous verrez que l'on a tort de par-

ler sans cesse de dégénération, que l'on reproche injustement à nos contemporains d'être plus corrompus et plus méchans que leurs ancêtres, que ces vices contre les quels on déclame tout à son aise, sont plus dans la nature même de l'homme que dans sa volonté, et que, dans tous les siècles, l'homme ne peut que suivre l'impulsion commune des penchans qu'il a reçus; qu'en un mot, il ne peut-être responsable de sa propre faiblesse. Voilà ce que j'ai lu plus d'une fois en belles phrases, dans de beaux livres écrits par des philosophes jouissant du plus grand credit, apparement pour avoir si bien fait leur cour à leur siècle.

Mais je desirerais d'abord que l'on nous expliquât comment les vices de nos ancêtres peuvent justifier les nôtres, et comment il se fait qu'un crime qui a une fois été commis, n'est plus un crime pour ceux qui le commettent ensuite, il faut convenir que voilà une morale fort commode, dont la fortune ne doit pas nous étonner. D'après ce beau raisonnement, l'assassin traduit devant le magistrat peut facilement désarmer ses juges, il leur dira; ce que vous condamnez en moi, a déjà été executé mille fois par d'autres; je n'ai fait que céder à un mouvement commun à un grand nombre, c'est la nature qui a tort, et non pas moi; les juges n'auront rien à repliquer. Mais que l'on pense serieusement s'étayer de la corruption des anciens, et trouver fort beau que nous n'ayons ni plus ni moins de vices qu'eux, je demanderai à quoi nous ont donc servi les progrès de la civili-

sation, l'avancement des lumières, les raisonnemens de la philosophie? Si de tout ce fatras de livres que le génie humain a enfantés, de ces recherches pénibles qui ont produit tant de belles choses, de ces découvertes sublimes qui ont élevé l'homme si haut, si de tout cela, il n'est pas résulté le moindre progrès de la raison, si l'homme n'a pas fait un seul pas vers son amélioration, s'il n'en a pas un vice de moins, oh? je le demande encore, à quoi servent donc tant de lumières?

Brûlons, brûlons pour cette fois nos bibliothèques dans leur masse! livrons aux flâmmes les déplorables monumens de notre honte! que répondrons-nous à la nature et à l'humanité, lors quelles nous demanderont compte de tant de siècles de travaux, quand elles mettront en parallèle les mœurs des peuples civilisés avec la grossière ignorance des barbares, quand elles demanderont à voir les fruits merveilleux de cette raison si supérieure à l'instinct borné des animaux, et quel usage nous en avons fait pour notre propre perfection? la faiblesse humaine! l'homme est faible pour pratiquer le bien, il est faible quand il entend la voix des passions, syrènes puissantes auxquelles il ne sait résister. L'homme est faible! mais où donc ont-ils puisé leurs forces triomphantes et leur mâle énergie, ces héros de la vertu qui ont étonné leur siècle par leur combats et leurs victoires? Étaient-ils des dieux ou des hommes, ces philosophes pratiques qui ont étouffé avec le courage de l'héroïsme, les accens séducteurs des plaisirs et la fureur des passions

orageuses soulevées dans leur sein? Étaient-ils des hommes ou des dieux, ces personnages vénérables qui ont aussi connu la faiblesse humaine, mais qui ont su élever l'humanité au rang sublime où la divinité l'avait appelée? Étaient-ils des hommes ou des dieux, ces bienfaiteurs du genre humain, ces dignes apôtres de la sagesse et de l'humanité, qui ont essuyé tant de larmes, qui ont si bien soutenu de leur exemple les leçons qu'il on fait entendre parmi les hommes? Sont-ils des hommes ou des dieux ces autres sages qui vivent au milieu de vous, qui vous donnent, sous vos yeux même, la mesure des forces humaines, et qui, par leurs vertus journalières, proclament à chaque instant votre acte d'accusation?.... Vous êtes trop faibles pour vaincre vos penchans.... j'etends; vous voudriez que Dieu vous eût épargné la fatigue du combat; que le bien, résultat nécessaire de votre volonté, s'échappât sans peine de vos mains; que la nature vous eût attachés sur le char de la vertu.... de la vertu! mais en est-il sans combat? Est-il de vertu sans sacrifice? Une aveugle et invincible fatalité peut-elle donc usurper ce nom sacré? Où serait donc, vous a-t-on dit cent fois, le mérite des actions humaines? Insensés! je vous le demande encore, quelle récompense eussiez-vous exigée pour avoir évité le mal, qu'il n'eût pas été en votre pouvoir de faire? Vous voudriez être enchaînés dans la route du bien.... mais que dis-je? Non; vous eussiez cherché à briser vous-mêmes des chaînes importunes; vous eussiez rejeté avec dédain une félicité où les viles passions qui vous dévorent, n'auraient dû entrer

pour rien ; vous eussiez maudit le calme céleste et pur qui règne dans l'âme du juste, dans ce temple vivant de la divinité ; existence froide et monotone, qui ne vous paraît que le silence et la nuit du néant... Mais laissons de tristes tableaux dont la vue n'arrache que de vaines larmes et des plaintes stériles. Cherchons un horizon plus serein, où l'œil puisse se reposer de tant de scènes affligeantes ; qu'il soit du moins permis à la philosophie en deuil de se livrer quelquefois à des rêves consolateurs, si la raison et le bonheur ne doivent jamais être que des rêves parmi les hommes.

CHAPITRE V.

Du pouvoir d'une sage opinion.

Je reviens à l'opinion dont je voulais examiner la nature et l'influence attachée à sa pureté primitive. J'ai indiqué quelques-uns des résultas funestes qu'elle peut produire dans sa dégénération. N'appartient-il pas aux législateurs des peuples de la diriger, et créer, s'il est possible, des institutions qui corrigent les jugemens des hommes?

Les philosophes ont souvent prêché le mépris de l'opinion. S'ils ont entendu par l'opinion, ces jugemens journaliers, portés sur nos actions par les hommes plus ou moins abusés qui nous regardent, ces jugemens, frivoles enfans de la sottise et des préjugés, produits éphemères de la mode et du caprice; les moralistes ont raison de chercher à affranchir l'homme d'un aussi pitoyable esclavage. Mais ne peut-il point exister dans la société humaine une magistrature plus sensée? N'est-il plus de vertu sur la terre? Son culte est-il éteint dans tous les cœurs? L'opinion collective des hommes de bien de tous les lieux et de tous les siècles, cette raison commune de l'espèce, doit-elle être comptée pour si peu de chose, que l'on puisse désormais dédaigner absolu-

ment son suffrage? Si l'homme individuel non dépravé est le juge né de sa propre conduite, il me paraît que les hommes réunis pour exister en commun, doivent également devenir leurs propres juges; et la masse des raisons particulières formant une lumière générale, deviendra la règle des actes de chaque volonté individuelle et servira de terme de comparaison pour mesurer les écarts où la raison d'un seul pourrait se laisser entraîner. L'ignorance des hommes, l'établissement et la force des préjugés, l'influence des climats, le pouvoir des habitudes, les excès des passions, une foule de causes ont pu obscurcir cette lumière naturelle du genre humain, et dérober ses rayons salutaires; de là cette variété d'opinion qui s'est établie d'une nation à une autre nation, d'un âge à un autre âge, et de là les écarts des hommes dans la route du bonheur.

Néanmoins quelques peuples éclairés sur les devoirs de l'homme, ont su retrouver en partie la trace de cette raison primitive, émanation céleste de la lumière et de la justice éternelle; des législateurs habiles en ont combiné les préceptes avec les élémens de leurs institutions, et ont ainsi donné à l'opinion une puissance salutaire qui a fait faire aux hommes les plus grandes choses. Les beaux jours de la Grèce et de Rome nous attestent d'une manière sensible, quel est le pouvoir de la considération publique bien ordonnée, et combien de grandes et belles actions elle peut commander. La puissance de l'opinion a sa source dans le cœur humain, et cette source y est

profonde. Les hommes ne peuvent rester indifférens les uns envers les autres ; or la nature ne les a pas portés à se réunir pour se mépriser mutuellement, mais pour se rendre dignes de s'estimer les uns les autres, car c'est dans l'estime que nous avons des autres, que se trouve la mesure de la nôtre propre ; nous ne pouvons mépriser nos semblables, sans nous mépriser nous-mêmes. Si nous n'attachions aucun prix aux suffrages des hommes, comment pourrions-nous en trouver dans le nôtre ? De quel droit chacun de nous s'estimerait-il seul par dessus tous ? Chaque homme fait-il donc une espèce à part ? Ne sommes-nous pas tous des unités semblables du même nombre, et tout n'est-il pas commun d'homme à homme ?

Je tire de ces réflexions une considération importante. On doit sans contredit mépriser l'opinion, lors qu'elle est vicieuse, lors qu'elle n'est que le résultat des préjuges, de l'ignorance ou de la dépravation ; mais doit-on consacrer en général, comme un précepte salutaire, comme une maxime de philosophie sociale, ce dédain universel de l'estime publique ? N'y aurait-il aucun danger à faire d'un tel principe, la base de la morale dans la société ? Quels sont les hommes les plus dégradés ? Ne sont-ce pas précisément ceux qui sont parvenus à ne plus rougir de rien, qui dans leur cynisme affreux, bravent l'opinion publique, et restent insensibles au mépris dont ils sont couverts ? Or si, même dans l'état actuel de notre dégénération, cette réflexion est capable de frapper,

quelle force ne lui verrons nous pas aquérir, si nous l'appliquons à un meilleur système social ? Tant qu'il reste encore dans le cœur de l'homme quelque sentiment d'honneur, peut-il supporter impunément l'infamie attachée au désordre de sa conduite ? Cette opinion qui reprouve le crime, qui l'accable de tout le poids du mépris, qui voue son auteur à l'indignation des hommes, qui semble le signaler dans la société comme l'ennemi de ses semblables, en imprimant sur son front le sceau avilissant de l'improbation publique, cette voix importune qui le poursuit et s'attache à ses pas, ne sera-t-elle pas un frein salutaire au débordement du vice, auquel on ne saurait opposer des digues trop puissantes et trop nombreuses ? Cette justice publique n'est-elle pas due à la vertu, à la raison, à la dignité même de l'homme ?

Oui l'empire de l'opinion est une vue sage de la nature ; cette puissance qui a tant d'ascendant sur nous, n'est, de sa part, que le bienfait multiplié du tribunal de la conscience. Est-il donc trop de moyens, parmi nous, pour retenir l'homme sur la pente rapide du mal ? Pourquoi en diminuer le nombre ? Pourquoi suprimer ceux dont la force et les effets nous sont démontrés ? Voyez avec quel succès quelques peuples de l'antiquité ont fait usage de cette magistrature auguste de l'opinion publique bien dirigée, et quel empire exerçaient chez eux les mots d'honneur et d'infamie ! éteindre la voix de l'opinion, ce serait rompre tous les nœuds de l'ordre social, ce serait établir parmi les hommes un funeste système d'indé-

pendance individuelle, source de l'égoïsme et de tous les vices privés; ce serait étouffer le principe de toutes les vertus publiques. Suivons, dit le célèbre auteur de l'esprit des lois, la nature, qui a donné aux hommes la honte comme leur fléau ; et que la plus grande partie de la peine, soit l'infamie de la souffrir. Que s'il se trouve des pays où la honte ne soit pas une suite du suplice, cela vient de la tyrranie qui a infligé les mêmes peines aux scélérats et aux gens de bien (1).

Oui, me dira-t-on, l'opinion produirait d'heureux résultats, si elle n'était que la voix de la sagesse, et non celle du vice dominateur, du préjugé ridicule, de la sottise impérieuse. Mais les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée, dit Marmontel, où l'opinion l'avait mise ; et où l'opinion la place-t-elle quelquefois ? Helas! Marmontel nous l'apprend ; demandez, dit-il, à Solis ce qu'on doit penser de Crotez, de Montezuma, des Mexicains et des Espagnols ; il vous répond que Cortez était un héros, et Montezuma un tyran ; que les Mexicains étatient des barbares, et les Espagnols des gens de bien. Le roman de Quinte Curce, ajoute Marmontel, entre les mains de Charles XII, a préparé le malheur de la Suède, comme le poëme d'homère, dans celles d'Alexandre, avait amené les calamités de l'Asie. Telles sont les suites funestes d'une opinion dangereuse, qui consacre comme de grandes et belles actions, les faits

(1) Esprit des lois, liv. 6, chap. 12.

de la folie, les fureurs de l'ambition, les féroces exploits du brigandage, de la barbarie, de la cupidité! eh! Corrigez-la, cette opinion, rectifiez ses jugemens, réparez les erreurs des hommes, mais encore une fois, ne confondez pas, par un éternel sophisme, la chose avec l'abus, et n'accusez pas les lois de la nature. Condamnez l'opinion corrompue, mais n'étouffez pas un empire établi par l'auteur même de tout bien. Pour corriger l'homme, vous voulez le dénaturer; ce n'est pas en détruisant dans son cœur les utiles penchans qui lui donnent de la vie, que vous parviendrez à le rendre meilleur, mais en leur donnant une sage direction, et prévenant les écarts où ils peuvent entraîner sa faiblesse. C'est précisément de la puissance prodigieuse avec laquelle l'opinion peut égarer les hommes, que je tire ma conséquence et que je crois être en droit de lui attribuer le même pouvoir pour les conduire au bien, car je ne pense pas que l'on prétende mener les hommes par des moyens qui n'aient aucune prise sur eux; et tout mobile capable de les déterminer avec force dans un sens, les déterminera dans un sens opposé, dès que l'on saura diriger son action.

Que la philosophie ridiculise les préjugés qui nous maîtrisent; qu'elle couvre de tout le mépris qu'ils méritent, les caprices insolens qui s'arrogent fièrement le droit de donner le ton parmi nous; que ses préceptes sensés remettent chaque chose dans son jour et fassent revivre les lois de la raison, et du sens commun, voilà sa tâche; voilà le texte des leçons

utiles qu'elle doit faire entendre. Ainsi elle fera tomber cette opinion insensée qui n'est pas celle à laquelle la nature nous a soumis; elle rétablira le règne de la raison publique, loi réelle, loi puissante, loi sacrée, qui existera partout où sera une société d'hommes qui n'auront pas encore abjuré leur propre nature, ou qui auront eu le courage de la recouvrer, loi qui viendra planer sur eux comme guide sage, comme un régulateur assuré de la conduite de chacun des membres.

Les sages seuls, dit Platon, chargés de la vengeance de la patrie, peuvent faire justice des vices qu'ils doivent accabler de toute la puissance de leur haine; l'adroite injustice, les violences, l'hypocrisie, la licence, tout ce que les lois n'ont su frapper, tout ce qu'elles n'ont pu proscrire, doit être écrasé du poids de leur indignation. Le plus cruel ennemi de l'État, dit le même philosophe, n'est pas sur la frontière, mais sur le place publique, sur les sièges du senat, sous notre propre toit, et il faudra désespérer de toute espèce de salut, si la divinité ou les sages qui la représentent, ne se hâtent d'opposer une barrière à ses ravages.

Législateurs des nations! gardez-vous de prendre à la lettre les indiscrètes leçons d'une philosophie morose, d'une froide misantropie, accoutumée à ne voir que l'individu, et cherchant à l'isoler de ses semblables, pour lui créer une félicité chimérique qu'elle ne sait pas même obtenir pour elle-même. Voyez dans

l'opinion le supplément le plus complet, le plus efficace de vos lois, qui ne sauraient ni prévoir tout ce qu'elles peuvent faire, ni prononcer sur tout ce qu'elles ont prévu. On a repété si souvent ce principe éternel de législation, que je ne saurais mieux faire, pour le repéter encore avec quelque avantage, que de faire parler ici un philosophe moderne, retraçant les leçons de la philosophie des anciens, avec ce ton de dignité qu'il a puisé chez eux. « Quel est le fondement du repos et du bonheur des peuples? Ce ne sont point les lois qui règlent leur constitution, ou qui augmentent leur puissance, mais les institutions qui forment les citoyens, et qui donnent du ressort à leurs âmes. Non les lois qui dispensent les peines, et les récompenses, mais la voix du public, lors qu'elle fait une exacte répartition du mépris et de l'estime. Telle est la décision unanime des législateurs, de tous les philosophes grecs, peut-être même de toutes les nations. Quand on approfondit la nature, les avantages et les inconvéniens des diverses espèces de gouvernemens, on trouve pour dernier résultat, que la différence des mœurs suffit pour détruire la meilleure des constitutions, pour rectifier la plus défectueuse. Les lois, impuissantes par elles-mêmes, empruntent leur force uniquement des mœurs, qui sont autant au dessus d'elles, que la vertu est au dessus de la probité. C'est par les mœurs qu'on préfère ce qui est honnête à ce qui n'est que juste, et ce qui est juste à ce qui n'est qu'utile; elles arrêtent le citoyen par la crainte de l'opinion, tan-

disque les lois ne l'effraient que par la crainte des peines (1). »

Créez donc, législateurs, cette opinion salutaire et régulatrice, et vous aurez trouvé le levier de vos institutions ; vous tiendrez alors le seul gouvernail qui puisse diriger le vaisseau politique, vous aurez une magistrature puissante, qui commandera aux hommes, avec plus de succès, que toutes vos ordonnances et tous vos édits. Lorsque l'homme a une fois senti sa dignité, il est difficile qu'il consente à s'avilir, et la loi de l'honneur est la plus forte pour qui a une fois reconnu son empire.

Législateurs des peuples, cet ouvrage est difficile sans doute, mais ce n'est pas moins là la tâche importante qui vous est imposée ; c'est vous qui répondez du sort des hommes, de leurs vices ou de leurs vertus ; de leur malheur, ou de leur félicité, de leur avilissement ou de leur gloire. Les philosophes ont tout dit. Ils n'ont que trop été déterminés à écrire sur les devoirs de l'homme, leurs livres sont pleins des plus sublimes leçons de sagesse et de vertu, des plus belles sentences, auxquelles il ne manque que d'être mises en pratique. Ce ne sont pas les spéculations dont nous avons besoin, toutes les règles de sage conduite, toutes les maximes de la morale la plus pure sont trouvées. À lire nos livres

(1) Voyage du jeune Anach., chap. 62.

dans ce genre, on dirait que nous sommes bien plus avancés encore dans la carrière du bien moral, que nous ne le sommes dans celle des sciences. Helas! Quelle serait l'erreur d'un homme venu de quelque région jusqu'ici inconnue, qui nous jugerait sur nos écrits! Si tous les hommes étaient vertueux et bons, nous n'aurions pas besoin de tant de livres de philosophie; on n'écrirait pas sur la morale, on la pratiquerait. Nul ne s'avise de donner des préceptes pour marcher, manger ou dormir. Nous parlons toujours beaucoup des choses qui nous manquent, et notre imagination s'enrichit en proportion de l'éloignement des objets.

CHAPITRE VI.

De l'amour de la gloire.

En parlant de l'opinion, je me trouve naturellement amené à dire deux mots de l'amour de la gloire, qui, dans le sens étendu que l'on attache communément à ce mot, n'est autre chose que le plus haut période de l'émulation. On a dit souvent que la gloire n'est qu'une fumée, que le désir si vif que nous en portons dans notre sein, est la plus vaine des passions humaines, que nous poursuivons une ombre, un fantôme. Il serait malheureux que la nature nous eût ainsi passionnés pour des fantômes, qu'elle n'eût mis en nous que des instrumens de notre propre suplice: et que le but de nos désirs les plus marqués, ne fût qu'une triste fumée: avant d'accuser aussi gravement la nature, je crois qu'il importe d'éxaminer si quelque vue sage, que notre raison n'apperçoit pas d'abord, n'est point entrée dans ses institutions; je me méfie ordinairement bien moins d'elle que de nos propres lumières.

Si la vraie gloire n'est qu'une juste admiration, si elle n'est que le suffrage honorable d'une raison éclairée, décerné au mérite réel et éminent; quelle âme capable d'élévation pourra se défendre du désir

de mériter et d'obtenir une telle récompense ? Quelle passion plus digne de réchauffer le cœur de l'homme !

> Denique non parvas animo dat gloria vires;
> Et foecunda facit pectora laudis amor.
>
> OVID. *de trist.*

Nous avons trouvé la source de cette impulsion vive, dont tout homme non encore corrompu éprouve plus ou moins les secousses. L'amour de la gloire est fondé en dernier résultat, sur le besoin que nous avons de notre propre estime, et il n'est pas donné a l'homme d'effacer cette loi de la nature humaine. En vain quelques philosophes ont voulu démontrer ce qu'ils appelent le vide de cette passion, ils n'en ont que mieux attesté l'invincible empire, par leurs propres efforts. Car, comme dit Ciceron, ceux-mêmes qui la combattent, encore veulent-ils que les livres qu'ils en écrivent, portent au front leurs noms, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont méprisé la gloire (1).

J. J. Rousseau est l'un des philosophes qui se sont élevés le plus constamment contre l'opinion, il veut qu'on apprenne à la braver, à s'en rendre ab-

(1) Trahimur omnes laudis studio, et optimus quisque maxime gloria ducitur. Ipsi illi philosophi etiam in illis libellis, qui de contemnenda gloria scribunt, nomen suum inscribunt, in quo prædicationem et nobilitatem despiciunt, prædicari se ac nominari volunt. (CICER. *pro Arch. poet.*)

solument indépendant. Il condamne toute émulation dans la société, et n'appelle que vanité et sottise, comme nous l'avons déjà vu, tout sentiment, toute impulsion qui coordonne nos actions, nos désirs, nos jouissances au jugement d'autrui; il a quelquefois raison, mais plus souvent il paraît oublier totalement l'institution naturelle de l'homme, à laquelle il est lui-même invinciblement rappelé. Lisez le conte du joueur de gobelet dans le troisième livre d'Emile, et vous serez étonné du prix qu'attache aux applaudissemens, cet élève inaccessible à la vanité, et si bien préparé à ne jamais rien faire pour être vu ou entendu.

« Aux battemens de mains, aux acclamations de l'assemblée, dit son maître, la tête lui tourne, il est hors de lui. » Sage précepteur! est-ce ainsi que vous avez garanti votre élève de la vanité et de ce que vous appelez le poison de l'opinion? Il vous échappe même de nous dire qu'Emile voudrait que le genre humain tout entier fût témoin de sa gloire au second succès qu'il se promet; l'instinct de la nature, plus fort que le systême, vous a arraché cet aveu. Attendez, me dira-t-on, vous ne voyez donc pas où l'on en veut venir; on ne fait savourer à Emile toute l'ivresse de la gloire que pour mieux lui en démontrer le néant; j'avoue que je suis étonné de cet étrange moyen de guérir le cœur de l'homme, et que j'éprouve une peine singulière à bien me persuader que cette méthode puisse être appliquée avec succès à l'extirpation des vices. C'est sûrement une

maxime bien nouvelle, que pour sauver les hommes des suites malheureuses des passions, le moyen le plus sage soit de leur en faire d'abord éprouver toutes les fureurs, et que, pour se garantir une autrefois de la séduction des syrènes, il ne faille point à l'exemple d'Ulisse, se boucher les oreilles, sauf à prendre ensuite une utile leçon sous la dent du monstre. S'abandonner toujours avec confiance à une première chûte, pour apprendre à en eviter une seconde, ne serait-ce pas s'exposer le plus souvent à ne jamais se relever de la première? Certes, je puis me tromper, mais pour le dire en passant, puisqu'il s'agissait de faire éprouver au jeune homme l'ivresse délicieuse des applaudissemens publics, j'aurais trouvé plus de sagesse à lui faire goûter cette jouissance à propos d'une belle action morale, et de manière à ce qu'il ne se fût jamais rappelé cette circonstance sans attendrissement; la leçon n'eût pas été perdue pour son cœur. Mettez cette touchante leçon à côté de celle qui résulte du trait dont il s'agit; « qu'il est des jongleurs dont l'honorable métier est de profiter de l'ignorance du peuple pour lui escroquer son argent, et qu'il faut bien se garder de leur ôter cet utile gagne-pain si profittable à la société »: et prononcez. Envain Jean Jacques nous dira, lecteur superficiel, vous ne m'avez pas entendu, nous lui répondrons; eh bien! Philosophe sensé, donnez-nous des leçons sans équivoque, des leçons populaires et simples, qui soient à la portée de notre faible vue, car la faiblesse seule a besoin de leçon.

Mais Rousseau lui-même fut-il donc insensible à cette opinion si méprisée? N'est-ce pas l'émulation qui lui a fait faire son premier chef d'œuvre, et tout en blâmant la gloire littéraire, ne l'a-t-il pas recherchée avec ardeur? Il écrit sans cesse contre les livres, contre la réputation, contre l'opinion des hommes; nul ne semble plus au dessus d'elle que lui; sa misantropie connue paraissant en harmonie avec ses maximes, le ferait prendre pour l'homme le plus indépendant dans l'ordre social. Mais Rousseau indifférent sur le jugement des hommes eût-il écrit avec tant d'éloquence? Eût-il cultivé avec tant de soin les richesses d'une heureuse imagination? Eût-il donné des mémoires sur sa vie? Je suis revenu souvent sur cet homme célèbre, par ce qu'il importe toujours de déterminer le degré de confiance que l'on peut accorder aux opinions des philosophes jouissant de beaucoup de crédit; plus l'influence d'un grand nom est puissante, plus il est à propos d'appuyer sur lui-même les exemples que l'on peut lui opposer. Quel est donc cet instinct puissant qui nous fait rechercher les applaudissemens des hommes, même lorsque notre froide dépouille sera foulée sous leurs pieds, et que nous ne pourrons plus les entendre? Homme téméraire! Cesse de censurer les lois sacrées de l'ordre moral; ce n'est pas une fumée que la nature te fait poursuivre au delà de la tombe; mais en te subordonnant au jugement de tes égaux, elle a établi une magistrature que tu ne peux récuser; elle a imprimé dans

ton cœur la crainte de ses sentences, et t'a fait entrevoir, dans la postérité même, un tribunal redoutable auquel le crime ne saurait échapper. Á côté de ce frein salutaire, elle a mis la récompense des belles actions; elle a préparé la couronne flatteuse qui attend l'homme de bien, l'homme qui a aimé et servi ses semblables. Quelle est l'âme dégradée qui pourrait affronter les jugemens de cette opinion qui s'élève au dessus de la puissance et porte son tribunal ou delà de la vie? Quel homme d'honneur n'éprouve pas le besoin de l'approbation de la sagesse et de la raison (1)?

Le vrai sage, dit le philosophe Democrate, ne dédaigne point l'estime qu'on lui accorde, et ne se montre pas inférieur aux honneurs qui lui sont déférsé. Et le philosophe de Genève s'est vu forcé d'avouer que, si ses compatriotes n'avaient pas besoin de ses conseils, il avait besoin, lui, de s'honorer à leurs yeux, en montrant qu'il pensait comme eux sur leurs maximes (2).

Les déclamations et les vains préceptes ne sont, la plupart, que le résultat d'un abus de mots, et l'on ne dispute le plus souvent, comme l'on sait, que faute de s'entendre. La gloire n'est pas le bruit que l'on fait dans le monde; cette vaine réputation qui

(1) La Bruyère a dit: « l'amour de la gloire est la passion des gens de mérite, la vaine glorie est le partage des sots. »
(2) Préface de la lettre sur les spectacles.

n'est due qu'aux écarts de l'opinion, au règne des erreurs et de la sottise, peut séduire quelques esprits abusés, et la philosophie peut fronder avec justice une telle ambition. Il s'agit bien moins encore de cette gloire que Marmontel fait reposer sur un merveilleux funeste, de cette gloire des grands talens appliqués au malheur du monde, contre laquelle il voudrait qu'une classe d'hommes assez au dessus du vulgaire, assez sages, assez courageux, assez éloquens, pût un jour soulever le monde entier, pour lui faire abhorrer ses oppresseurs. Mais si nous restituons au mot de gloire l'idée que nous devons y attacher, si l'on s'accorde à ne donner ce nom qu'au jugement éclairé de la partie saine des hommes qui nous contemplent, à cet enthousiasme legitime auquel applaudissent la raison et l'humanité, je ne vois pas quel mérite il y aurait à mépriser une telle gloire, ni ce que les hommes pourraient gagner à l'anéantissement d'un instinct qui ne peut nous donner que la passion des choses grandes et utiles. Si, comme le pense Ciceron, la gloire est la plus grande des récompenses que l'on puisse décerner à la vertu, il n'y a qu'une fausse philosophie qui puisse la dédaigner (1).

(1) Ex omnibus præmiis virtutis amplissimum est præmium gloriæ, quæ vitæ brevitatem posteritatis memoria consolatur, quæ efficit ut absentes adsimus, mortui vivamus : hujus gradibus etiam homines in cœlum videntur ascendere.

(CICER. *pro Mil.*)

« Quelles sont viles, dit un écrivain moderne, les passions de celui qui méprise la gloire! C'est elle qui acquitte la dette que l'homme ne peut plus payer.... Eh! quelle serait la récompense des vertus désintéressées, patriotiques, si la même monnaie payait l'homme vénal et le héros? Que la tache imprimée sur les mains qui lévent les impôts publics, ne puisse être effacée par des fleuves d'or; que les distinctions honorables ne leur appartiennent jamais; qu'elles jouissent de tout, excepté de l'appanage des grands hommes. »

Qui pourra jamais refuter le résultat du parallèle à faire entre la Perse et la Grèce; entre l'opulence, le faste, et l'avilissement d'une part; et la pauvreté, la noblesse et l'héroïsme de l'autre; entre la molesse, la cupidité, la lâcheté des esclaves de l'Asie, et le courage des grecs libres, les élans sublimes et généreux des âmes élevées et les prodiges de bravoure qui en furent les fruits?.... Si la gloire n'est qu'une dangereuse séduction; si les actions qu'elle a commandées parmi les hommes sont indignes de l'admiration de la postérité; eh bien! Que l'on ose condamner tous les actes de générosité que l'exemple de Codrus et sa mémoire excitèrent parmi les Athéniens; les prodiges de Marathon, et les monumens érigés aux braves après ce combat célèbre; le mot sublime de Démarate au grand roi, les funérailles des Spartiates partant pour les Thermopyles; la réponse des deux amis de Léonidas; la générosité de Themistocle, et envers les rivaux de sa patrie, et envers son propre

rival; la réponse des Athéniens aux séductions du chef des Perses! que l'on condamne l'épitaphe mise par les Siracusains sur la tombe de Timoléon, et celle qu'Epaminondas osa demander à ses juges de mettre sur la sienne! Que l'on ose condamner cette foule de merveilles que fit faire aux grecs, dans ces siècles de gloire et de vertus publiques, la sublime émulation des grandes choses, qui dévorait à la fois toutes ces républiques armées pour une même cause! De toutes ces nobles vertus, je n'excepte pas même la justice et le désintéressement d'Aristide. Que l'on ose condamner le dévouement magnanime de ces illustres vieillards aux poignards des barbares qui envahissent Rome; la généreuse action des Decius; la fameuse réponse de ce Consul si pauvre et si grand, aux ambassadeurs des Samnites; la grandeur de Fabricius au camp des Épirotes, celle de Regulus dans les fers, celle du Senat tout entier après la défaite de Varron! Que l'on condamne ces distinctions publiques, qui, chez les grecs, étaient au dessus de toutes les récompenses, et ces couronnes qui firent tant de héros chez les Romains! Chez les uns, la doctrine même de l'austère Socrate, l'éloquence de Demosthenes foudroyant les ennemis de la liberté publique, et signalant les complices de l'ennemi; chez les autres, l'auguste censure, et les effets de sa puissance; les grands talens employés au salut de la patrie, l'énergie de l'orateur Consul démasquant les conjurés, chez toutes les nations célèbres, tout ce qui honore leurs fastes, tout ce qui peut faire oublier leurs égaremens. Si la gloire n'est qu'une chi-

mère, pourquoi admirons-nous donc les héros et les philosophes qui ont illustré leur âge? Pourquoi leurs noms chargés des applaudissemens des siècles nombreux écoulés entre eux et nous, sont-ils la leçon la plus efficace, que l'on puisse donner aux hommes, l'exemple le plus séduisant qui puisse frapper les grandes âmes faites pour les imiter? Non, il n'est pas de belles actions qui ne prennent leur source dans ce mouvement naturel du cœur humain; et la politique n'a pas de ressort plus énergique pour commander l'amour des choses utiles, et élever les hommes et les peuples au dernier période de la grandeur.

Disons avec l'orateur de Rome, que la glorie est le supplément de la vie dont elle semble reculer les bornes (1).

Et sans elle, dit Caton l'ancien, qu'est-ce qui donnerait à l'homme le courage et la force d'éxecuter tant de travaux longs et penibles?

Nous avons vu ailleurs que, sans le désir de l'estime des sages, sans le doux espoir des suffrages accordés aux talens utiles, sans l'heureuse influence qu'exerce sur les hommes la voix publique toujours prête à les juger, la societé humaine tomberait dans le dernier

(1) Exiguum nobis vitæ curriculum natura circumscripsit, immensum gloriæ. (CICER. *pro. C. Rob.*)

degré d'avilissement; que la cupidité, les passions brutales, la cruelle ambition, règneraient en maîtresses sur le globe asservi et ne présenteraient que l'effroyable tableau de la dégradation morale, de l'égoïsme féroce et de toutes les fureurs de l'intérêt personnel. Remontons le cours de la civilisation; supprimons à sa source ce puissant mobile de la volonté, du génie et de l'industrie, et voyons ce qui restera parmi les hommes dans l'horizon moral, comme dans celui des arts et des lettres. Qui pourrait avoir le courage de soustraire de la masse des actions humaines, tout ce que l'amour de la gloire a fait faire de grand et d'utile? Que deviendraient tant de découvertes précieuses, tant de productions sublimes de la pensée? Qui ne voit pas combien l'homme appauvri dans son industrie, serait encore avili à ses propres yeux, puisqu'il se jugerait indigne de s'estimer et de s'applaudir lui-même?

Voyez ce que devint la Grèce, lorsque les peuples et les citoyens cessèrent d'être sensibles à cette gloire qui avait créé seule toute la grandeur de leurs ancêtres! Les prétentions, les haines, l'avilissement le plus honteux, enfin la servitude, telles furent les suites de la mort des âmes, de l'indifférence pour le triomphe de la patrie, de la corruption. Voyez ce que devint Rome, lorsqu'au milieu de ses citoyens perdus de vices, et gorgés des richesses de l'Asie, on vit tous les genres de dissolution remplacer tous les genres de vertus; lorsque ses murs indignés virent le triomphe, jadis la récompense de ses héros,

n'être plus que la déplorable fantaisie de ses tyrans, et la couronne triomphale placée sur des têtes en horreur à l'humanité, sur lesquelles l'univers entier couvert de la vaste trace de leurs crimes, appelait la foudre vengeresse des mœurs et de la raison publique !

Voulez-vous connaître tout ce que l'empire de la gloire pourrait faire pour la vertu, pour la justice, pour le bonheur des hommes, écoutez un morceau que toutes les âmes sensibles et élevées ont sans doute retenu.

« Le silence universel des gens de lettres serait un jugement terrible, si l'on était accoutumé à les voir se réunir pour rendre un hommage éclatant aux actions vraiment glorieuses. Que l'on suppose ce concert unanime, tel qu'il devrait être; tous les poëtes, tous les historiens, tous les orateurs se répondant des extrêmités du monde, et prêtant à la renommée d'un bon Roi, d'un héros bienfaisant, d'un vainqueur pacifique, des voix éloquentes et sublimes pour répandre son nom et sa gloire dans l'univers. Que tout homme qui, par ses talens et ses vertus, aura bien mérité de sa patrie et de l'humanité, soit porté comme en triomphe dans les écrits de ses contemporains. Qu'il paraîsse alors un homme injuste, violent, ambitieux, quelque puissant, quelque heureux qu'il soit, les organes de la gloire seront muets; la terre entendra ce silence, le tyran l'entendra lui-même et il en sera confondu. Je suis condamné,

dira-t-il, et pour graver ma honte en airain, on n'attend que ma ruine. Quel respect n'imprimeraient pas le pinceau de la poësie, le burin de l'histoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables et pures! Le crayon faible, mais hardi de l'Arétin, faisait trembler les Empereurs. » Hommes de lettres, philosophes, établissez cette suprême et auguste magistrature, et vous aurez acquis vous-mêmes une gloire au dessus de toutes les autres: vous occuperez le premier rang parmi les places honorables dont vous serez devenus les salutaires dispensateurs.

Laissons à la faiblesse humaine cet heureux dédommagement, cet espoir flatteur d'un glorieux avenir, laissons à l'homme dans sa misère, le songe consolant d'une gloire future, qui lui fait oublier les peines de l'existence; laissons cet aliment à ses désirs, cet aiguillon à ses passions, ce soutien à ses vertus. Que nous importe que l'envieux ou l'intrigant cherche à supplanter l'homme de mérite, et à jouir d'une gloire usurpée? Craignons moins les écarts d'une passion qui ne peut se contenter longtems d'une vaine nourriture. Quelle gloire que celle d'un sot qui se repaît un instant d'une célébrité mensongère qu'il n'a pas méritée, qui descend dans lui-même et s'y trouve confondu par son propre triomphe? Croyez-vous qu'il ne sera pas assez puni de sa bassesse, par ce cruel retour sur lui-même? Mais il en est incapable, eh bien! Qu'importe encore? Ne pensez-vous point que l'opinion désabusée ne fasse bientôt justice de son usurpation, ne lui arrache le masque et ne restitue

à l'homme de bien la récompense qui lui était due? Croyez que la prospérité momentanée du vice tournera tôt ou tard à la gloire de la vertu, et qu'il en arrivera infailliblement au premier comme à ces athlétes manquant aux lois de l'honneur, qui cherchaient à triompher par des manœuvres, et qui fournissaient par leurs amendes, aux frais de ces statues de Jupiter, que l'on chargeait de leurs noms déshonorés.

Du mesonge toujours le vrai demeure maître :
Pour paraître honnête homme, en un mot il faut l'être :
Et jamais, quoiqu'il fasse, un mortel ici bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.

BOILLEAU, *Satyre II.*

il faut des passions à l'homme; elle sont le soutien de son être, il n'existe que par ses désirs. Or étouffez les sentimens élevés, ôtez le but innocent et louable qu'elles poursuivent dans le suffrage public, elles en rechercheront d'autres, elles se replieront sur l'individu; la soif de l'or, l'intérêt sordide, les infâmes désirs prendront la place de la noble émulation. Pour ne citer qu'une classe d'exemples, car on se lasse à ne tracer que les peintures révoltantes du vice, je dirai que l'amour de la gloire inspira les Homère, les Demosthène, les Virgile, les Ciceron, les Corneille, les Racine, les Newton, les Voltaire, les Montesquieu; il ne fit faire à l'esprit humain que des chefs d'œuvre ou d'utiles essais. Dans ces tems heureux, les magistratures de la république des lettres exerçaient une censure sevère et juste sur les productions

qui s'exposaient à leur jugement; la gloire ne s'achetait que par le mérite; les arbitres du vrai talent, les conservateurs du goût, bien éloignés de sacrifier leur véritable gloire à la fausse gloire des autres, ne distribuaient que des couronnes méritées. La république combattait avec courage pour sa dignité et son indépendance, et opposait un front redoutable et respecté aux efforts des barbares qui auraient tenté de l'envahir. Mais depuis que l'amour de la gloire a fait place à l'amour de l'or, depuis que toutes les ambitions, hors celles du solide honneur, se sont emparées des âmes, le suffrage du goût et le laurier d'Apollon ont été foulés aux pieds par la tourbe des écrivains corrompus. On a vu prostituer des couronnes à des lâches qui ne méritaient que l'ignominie; on a vu une gloire aussi vile que le prix dont elle est payée, faire vivre un jour des milliers d'écrivains qui, le lendemain, vont mourir avec les dispensateurs de l'immortalité. L'homme d'honneur qui rougirait de s'avilir, ne saurait paraître sur la scène publique profanée par tant de personnages qui en usurpent les places et la trompette vénale et souillée de la renommée réfuserait d'articuler son nom. On a vu les presses regorger des productions les plus dégoûtantes. Afin d'avoir des acheteurs pour les payer, on a cherché des lecteurs pour les désirer; on a sacrifié à tous les ridicules, à toutes les sottises, on a caressé tous les caprices, tous les vices les plus honteux, on a spéculé, ô honte! ô infamie! sur les derniers excès de la dépravation.

Dans ces tristes révolutions, l'écrivain qu'anime une louable émulation, cesse ses travaux, son âme se flétrit et ses forces l'abandonnent; le philosophe éclairé déchire des pages sublimes tracées dans la retraite, et qui dans un siècle moins vénal et moins corrompu, lui assureraient cette gloire durable, cette immortalité, seul prix digne de ses efforts; le génie éteint son flambeau; la raison et le goût fuient une terre inondée par le torrent de l'ineptie, de la bassesse et de la perversité. C'est ainsi que les vices dominateurs tendant à se mettre en équilibre parmi les hommes, y parviennent bientôt, à moins qu'une main puissante et réparatrice, vengeresse salutaire de la justice et des mœurs outragées, ne vienne briser le sceptre déshonorant qu'ils étendaient sur la terre.

CHAPITRE VII.

Conclusion de l'ouvrage.

Jettons maintenant un regard en arrière et essayons de rapprocher les résultats principaux des observations que nous venons de faire.

J'ai d'abord déterminé ce que j'entendais par Émulation, et j'ai distingué ce sentiment de quelques affections vicieuses de l'âme avec lesquelles on l'a quelquesfois confondu. En envisageant les deux sortes de prix que l'émulation se propose d'obtenir, j'ai soupçonné qu'elle pourrait bien être naturelle au cœur humain ; j'ai donc entrepris d'examiner si c'est la nature même qui porte l'homme à désirer à la fois sa propre estime et le suffrage de ses semblables. Pour établir la vérité à cet égard, je me suis d'abord livré à quelques recherches nécessaires sur le mérite des choses, et sur la manière dont nous parvenons à l'appercevoir et à l'apprécier. Ce qui nous a fait voir que, comme je l'ai dit, il existe, dans la sphère où l'homme est placé, un systême d'amélioration possible, dont l'activité est en effet déterminé par la nature même qui en a fourni les moyens.

Ce systême d'amélioration dont l'exécution est con-

fiée aux mains de l'homme, s'étend nécessairement sur lui-même. L'homme peut se perfectionner. Pour y parvenir, il faut qu'il soit porté à agir par une impulsion nécessaire, il faut encore qu'il connaîsse la mesure des forces humaines, dans la carrière de la morale, comme dans celle de la science. Or la nature a donné à l'homme le sentiment de sa dignité, un amour propre qui naît avec lui, et un fonds immense de désirs, causes suffisantes de son action. Il apprend d'un autre côté, en observant ses semblables, la route qu'il doit prendre pour arriver au but, et la mesure des forces qu'il peut et doit y apporter. Et ainsi l'homme, obligé de chercher son bonheur dans sa propre estime, entraîné par ses désirs naturels à s'élever à toute la dignité à laquelle il est appelé, l'homme se trouve ainsi pressé par la double émulation des vertus et des lumières.

Lorsque cherchant à s'estimer lui-même il réussit dans ses efforts, il convoite un nouveau succès dans le suffrage de ses égaux, j'ai recherché si ce nouvel aiguillon de ses actions, n'est point une erreur du cœur humain, ou s'il a également son fondement dans la nature. J'ai d'abord fait voir que l'homme ne peut-être complètement satisfait de son opinion, que lors qu'elle est confirmée par celle du plus grand nombre ; qu'ainsi le sage doit nécessairement désirer le suffrage de la raison commune, et que son estime ne lui paraîtra fondée et ne sera entière, que lorsque l'opinion des autres sages lui aura fourni la preuve de la justesse de la sienne.

Mais poussant plus loin mon examen, j'ai dû envisager l'homme sous le point de vue de sa destination à la société, dans l'état de dépendance où la nature l'a évidemment placé. J'ai vu que tout le systême de son être est coordonné à cet état, que l'homme est créé pour l'homme, qu'il ne peut se passer de son semblable, que l'étendue de ses besoins, la nature de ses facultés, ses penchans, ses affections, tout, en un mot, lie son existence à celle des autres; j'ai vu que la famille humaine, toute composée de frères, ne peut avoir qu'une vie commune, qu'une existence relative, reposant sur le double lien de la faiblesse et du sentiment. Je me suis plu surtout à m'arrêter à ce dernier; je n'ai pu parler sans émotion des douces chaînes par lesquelles la nature a voulu rapprocher les hommes, j'ai cru trouver dans mon propre cœur la confirmation d'une théorie qui me paraît d'ailleurs si analogue aux sages plans de la nature. Les tendres affections qu'elle a mises dans nos âmes, ces impulsions vives et douces, ce besoin d'aimer et d'être aimé, m'ont paru un argument d'une grande force pour démontrer la dépendance mutuelle des hommes, et renverser tous ces systèmes d'égoïsme et d'intérêt personnel tendant à faire de la société une réunion d'individus farouches uniquement occupés à s'entredétruire les uns les autres pour leur avantage particulier. Au lieu de cet affreux cahos, j'ai fait entrevoir dans l'ordre social une philantropie universelle, un commerce mutuel de sentimens et de secours, un échange réciproque d'affections et d'estime, enfin

l'auguste et doux empire des lois de la nature et de la raison, lois destinées à porter les hommes à se perfectionner les uns par les autres, comme à s'entr'aider mutuellement.

Telles m'ont paru les destinées naturelles du genre humain. Si je me suis trompé, la faute en est à mon cœur, mais laissez-moi une erreur qui m'est chère; gardez une funeste lumière qui ne peut que m'épouvanter. Helas! quel sort serait donc le nôtre? Où serait donc cette sagesse qui paraît avoir présidé à l'organisation de l'univers? Le monde inanimé, la froide matière aurait reçu les lois d'une admirable harmonie, et les êtres sensibles, capables de raisonnement, les êtres susceptibles de concourir, par leurs propres déterminations, à la beauté de l'ensemble, au complément du tableau, ceux-là n'auraient été placés dans ce cadre magnifique, que pour y accuser la sagesse suprême, pour y déshonorer la puissance créatrice par le désordre de leur espèce, par un système d'incohérence, ou, disons mieux, par l'état violent d'une lutte journalière et cruelle! quelle est l'âme assez dégradée pour concevoir de sang froid un tel ordre de choses, y reconnaître la fin de l'homme, et s'y trouver elle-même à sa place?

J'ai donc fait voir que ce besoin si pressant que nous éprouvons d'obtenir l'estime des autres, est l'effet de l'institution naturelle de l'homme, qu'il a un fondement réel dans sa propre nature, qu'il est une

conséquence nécessaire de sa destination à l'état de société et du système de ses affections.

Après avoir considéré le sentiment de l'émulation dans les racines profondes que la nature m'a paru avoir mises dans le cœur humain, je suis descendu aux effets naturels qu'il a dû produire dans l'état actuel de la société. J'ai trouvé des vices à côté de résultats heureux; j'ai indiqué à ce sujet quelques nuances de l'orgueil et de la vanité. Or ces vices mêmes m'ont paru propres à confirmer la réalité de la source primitive d'où je les ai fait dériver, à-peu-près comme des ruines éparses attestent l'existence antérieure d'une ville qui n'est plus; ou plutôt, comme les démonstrations mielleuses et les minauderies d'une politesse outrée, restes dégenérés des mouvemens primitifs produits par les affections de l'âme, rappelent la bienveillance et la sensibilité dont ceux-ci étaient jadis les signes fidèles.

Il me paraît évident que les recherches que je viens de rappeller jusqu'ici, établissent d'une manière sensible, que l'homme, naissant avec un amour-propre destiné à l'élever au rang où l'appele sa nature, éprouvant d'abord le besoin de s'estimer lui-même et par conséquent de se perfectionner, sa dépendance naturelle de son espèce lui fait un nouveau besoin d'acquérir l'estime de ses semblables et de s'honorer de leur suffrage; que de cette double impulsion résulte nécessairement le désir de se distinguer, d'occu-

per une place honorable dans l'horizon de la sagesse, comme dans celui des lumières, du talent, de l'industrie ; que, destiné à être jugé par ses égaux sur la manière dont il remplit sa destination parmi eux, il ne peut se défendre d'aspirer à leurs applaudissemens, à cette gloire qui récompense l'homme juste et éclairé ; qu'en un mot, le sentiment de l'émulation est une loi de la nature humaine, qu'il a été imprimé dans le cœur de l'homme par la même main qui l'a formé, et qu'en effet, ce sentiment est devenu le principal mobile des actions humaines.

Puisse s'établir parmi nous la sublime émulation des mœurs et des talens utiles! Puisse l'ambition du mérite et des vertus, règnant en maîtresse chez toutes les nations les rendre jalouses les unes des autres de partager la plus solide des gloires! Et l'on verra se réaliser enfin les longs rêves de la philosophie, si longtems repoussés par la fureur des passions, la dégénération des âmes, la puissance corrompue et le vice triomphant.

FIN.

VITTORIO EMANUELE BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

492,843

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

PRÉFACE . . . . . Page 5

CHAP. I. *Ce que c'est que l'émulation.* » 9

» II. *Si l'émulation est une loi de la nature humaine* . . . . . » 14

» III. *De la dépendance mutuelle des hommes.* . . . . . » 31

» IV. *De quelques faits principaux que présente la société, relativement à l'émulation qui s'y établit.* » 50

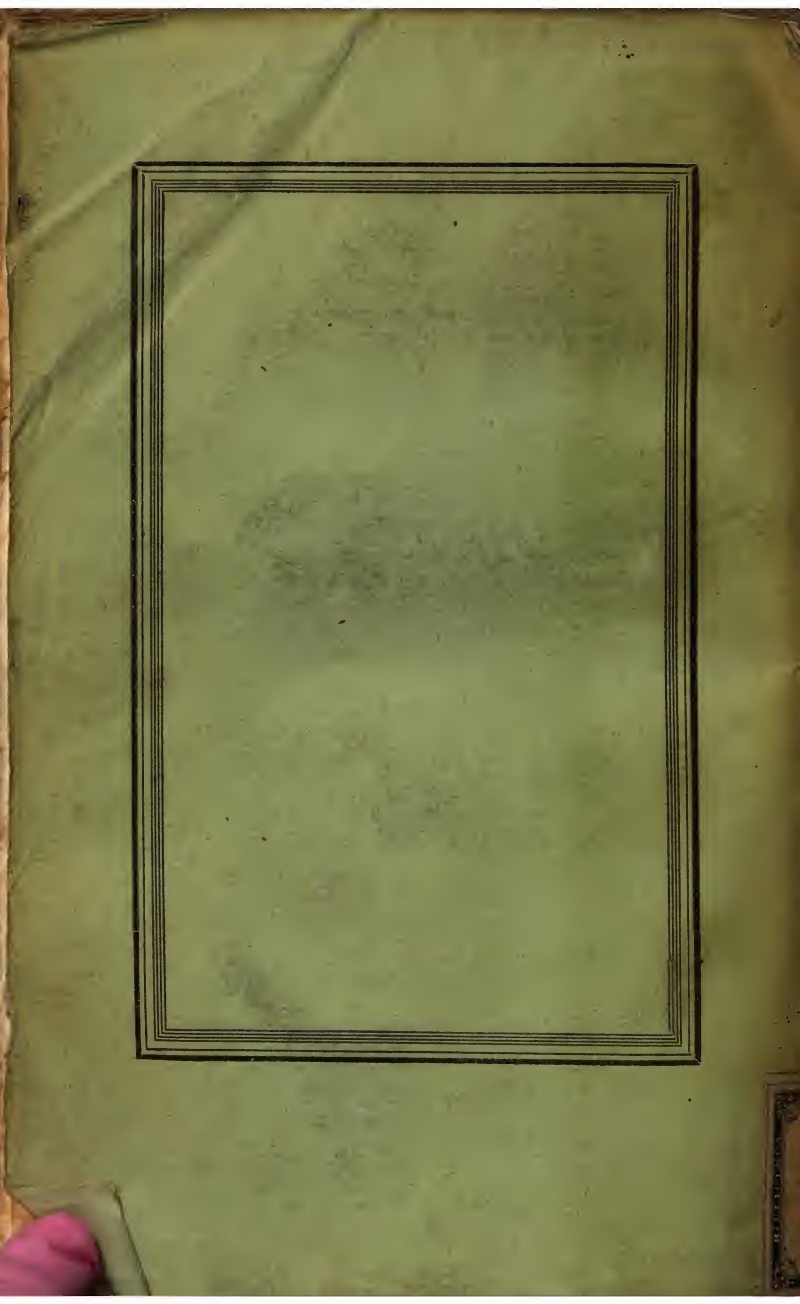
» V. *Du pouvoir d'une sage opinion.* » 84

» VI. *De l'amour de la gloire* . . » 94

» VII. *Conclusion de l'ouvrage* . . » 110

				FAUTES	CORRECTIONS
Pages	14	*lignes*	4	pris	prix
»	44	»	4	jamis	jamais
»	54	»	14	individue	individus
»	56	»	24	cœur	cours
»	57	»	24	resultas	résultats
»	59	»	20	perfectionnés	perfectionnées
»	62	»	24	départi	départis
»	72	»	2	mandier	mendier
»	78	»	9	hominum	hominem
»	82	»	9	qu'il on	qu'ils ont

Map 492843

Digitized by Google

Digitized by Google